

Novembre 1890

# FIGARO ILLUSTRÉ



3<sup>FR</sup>

3<sup>FR</sup>

LE FIGARO, 26, rue Drouot  
BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup> Éditeurs  
9, rue Chaptal, Paris

Ayuntamiento de Madrid



BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

Dames



BREVETÉ SPÉCIAL



Couturier

**REDFERN**  
242 RUE DE RIVOLI  
PARIS



Castle Street (Aberdeen, Écosse)  
Dessin fourni par ABERDEEN, tailors, 1, rue Auber.

*Leoty*

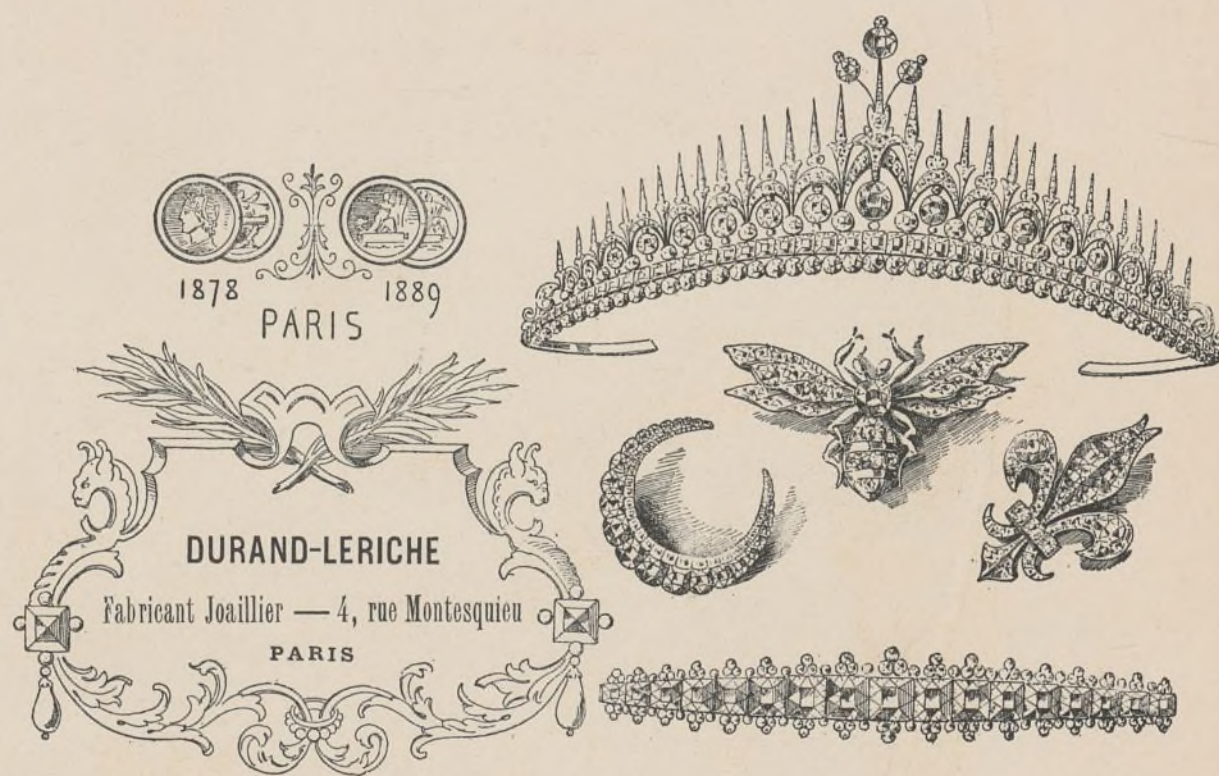


*J. FERRY*  
MAGASIN DE CHAUSSURES  
2, RUE AUBER, PRÈS L'OPÉRA



EFFETS DU FUSIL ANGLAIS CHOKEBORED GREENER

A. GUINARD, seul agent, 8, avenue de l'Opéra, PARIS

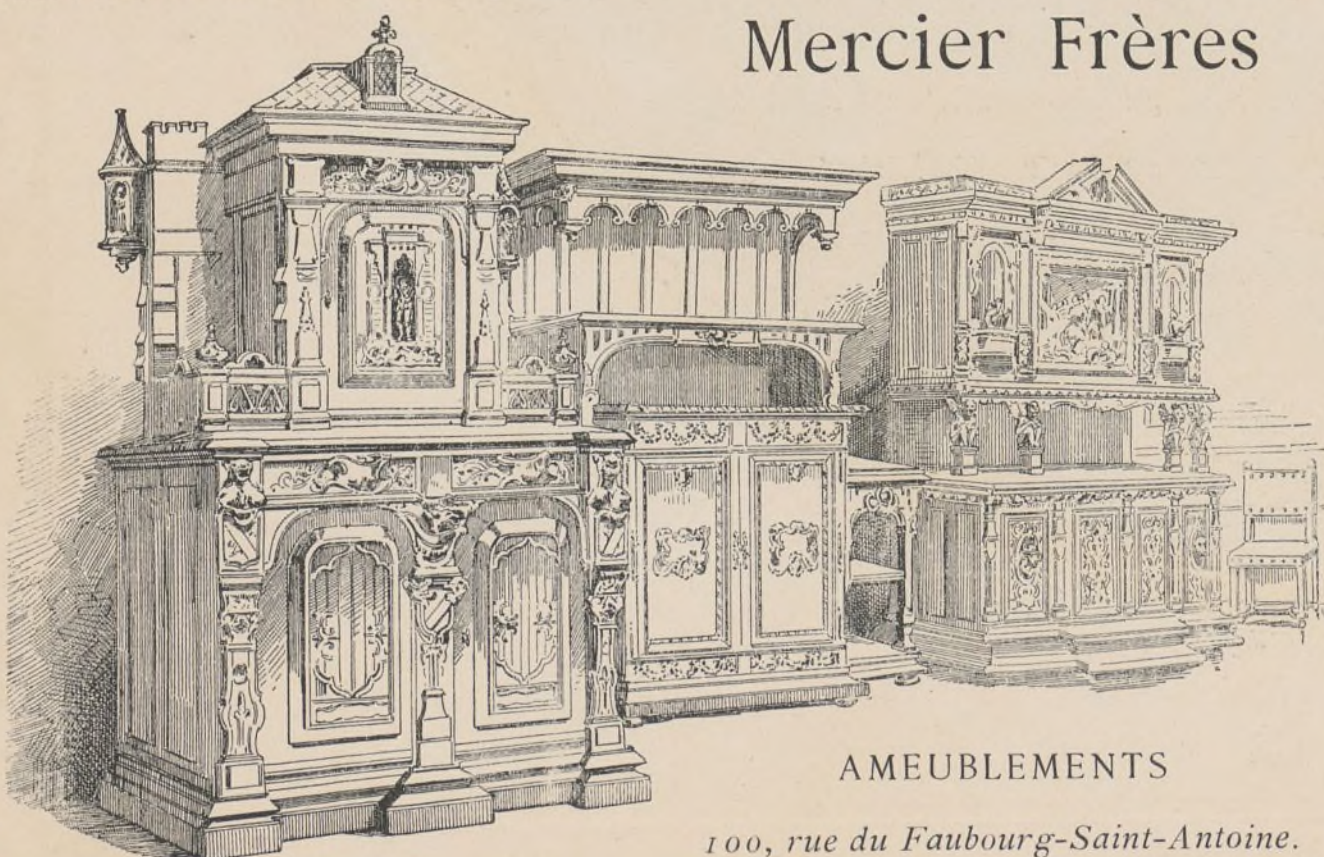


1878 PARIS 1889

DURAND-LERICHE

Fabricant Joaillier — 4, rue Montesquieu  
PARIS

Mercier Frères



AMEUBLEMENTS

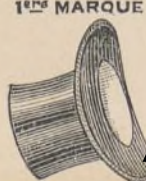
100, rue du Faubourg-Saint-Antoine.



Le laboratoire de l'Eau de Botot, 17 rue de la Paix.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C<sup>ie</sup>.

1<sup>re</sup> MARQUE



Ayuntamiento de Madrid

PASSAGE JOUFFROY - PARIS

1<sup>re</sup> MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1890



T. CHARTRAN. — PLAFOND POUR L'HOTEL DE MADEMOISELLE LAUS



## SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*La Première traversée du Désiré*, par FÉLICIEN DE MYRBACH.

*Les femmes du Châh de Perse*, par LORD EDWIN WEEKS.

*Plafond pour l'hôtel de M<sup>lle</sup> Laus*, peinture de CHARTRAN.

*Le Mois parisien*, par LA GRAND'VILLE.

*Les Livres*, par R. M.

*Le concours de photographie du Figaro*.

Reproduction directe des trois premiers prix.

*"Le Désiré", la première traversée d'un bateau-poisson*, par ÉMILE GAUTIER.

Illustrations en couleurs par FÉLICIEN DE MYRBACH.

*Les Rois chez Eux. — Le Châh de Perse*, par JANE DIEULAFOY;

Illustrations en couleurs de LORD EDWIN WEEKS.

*L'héritage du docteur Mackinson*, par ÉMILE BARBIER:

Illustrations de S. REJCHAN.

*Celle que j'aime*, poésie par THIÉBAULT-SISSON;

Illustration de ALBERT LYNCH.

*Eux*, saynète par MAURICE DONNAY;

Illustrations de EUGÈNE COURBOIN.

COUVERTURE : *Le Carrosse brisé*, par MAURICE LELOIR.

## Le Mois Parisien

Lamartine. — *Les poètes qui ont besoin d'argent*. — Alphonse Karr et la Presse. — Brasseur. — *Les grands mariages*. — M. Chartran et le plafond de l'hôtel de mademoiselle Laus.

Les fêtes maçonnaises du centenaire de Lamartine ont, pour quelques heures, ressuscité dans les âmes le souvenir déjà lointain du poète des *Méditations*.

De fines mains de lettrés, de gracieuses menottes de femme ont été rechercher, au fond des bibliothèques, sous une légère couche de poussière, ces œuvres nobles et délicates qui furent autrefois des livres de chevet que l'on buvait d'une haleine, dans les nuits de fièvre.

Le goût public a changé.

Ce qui tenait nos pères en éveil nous endort tristement.

Après avoir passionné la France, Lamartine l'ennuie.

Les femmes elles-mêmes le lisent sans conviction, d'un œil distrait.

Ses strophes sont comme les fleurs cueillies autrefois, en un jour de joie ou de deuil, et mises dans quelque missel où on les reverra plus tard, pâlies et desséchées, image des émotions et des souvenirs que le temps efface peu à peu.

Telle strophe ou telle fleur qui nous tira des larmes est revue d'un œil sec, et nous ne savons même plus pourquoi nous pleurâmes jadis.

Que l'églantine flétrie tombe du livre de piété, et nous ne nous baisserons même plus pour la ramasser. Que le volume de poésie soit égaré, et nous ne le rachèterons pas.

Pourtant, le grand mort qui repose ses os fatigués dans l'ombre de la chapelle de Saint-Point restera comme l'une des figures les plus émouvantes de ce siècle.

Il fut le beau chevalier des idées nouvelles, le chancre de la liberté, de l'amour et de l'avenir.

Il eut le charme vague et profond des choses qui viennent de l'infini, du vent qui passe et qui se plaint, de la mer qui monte et qui gémit, du nuage flottant qui fuit dans l'azur, de la nuée d'hirondelles qui passe sur la face pâlie du soleil d'automne, voyageuses ailées qui s'en vont bien haut, bien loin, vers l'Orient!

Il ne cessa de souffrir et d'espérer : *Speravit anima mea*.

Lui qui vivait pour chanter, il eut à lutter contre les plates misères de ce monde, obligé de travailler héroïquement pour vivre, de surmener son inspiration, de se transformer en forçat de la copie, et de dépoétiser, en les commentant par des révélations faites sur commande, ses fictions les plus gracieuses et les plus touchantes.

Sa vieillesse fut abreuvée de sarcasmes, et il se survécut pendant vingt ans, se débattant contre l'agonie de sa fierté, regrettant peut-être, en présence des fortunes insolentes qui le dédaignaient et des offres humiliantes qui venaient tenter sa misère, d'avoir été généreux et désintéressé.

Quels affronts le Lamartine de la tirelire n'infligea-t-il pas au Lamartine de la lyre!

Poète de l'attitude et du drapé, il mourut dans la caricature qu'il haïssait, et qui nous le montrait mendiant, déguenillé et grimaçant de tristes appels à la charité publique.

On se lasse vite des bardes qui ont besoin d'argent, et on leur en veut, instinctivement, de ne pas imiter Gilbert, Malfilâtre et Hégésippe Moreau.

Mais Lamartine n'avait même pas la ressource de finir à l'hôpital, dans la paix de l'obscurité. On ne l'y eût pas admis. Rien de cruel comme cette pauvreté retentissante d'une muse à qui l'on donne des droits d'auteur comme on lui ferait l'aumône.

Que restera-t-il de Lamartine?

Peu de chose, je le crains, car les seuls écrivains qui vivent à jamais sont ceux qui ont fixé la langue d'une époque en l'écrivant dans la perfection.

Tels ont été Victor Hugo, Théophile Gautier et Baudelaire.

Les idées, les sentiments se démodent. Le style seul est éternel. Toutefois, le poète du *Lac*, du *Crucifix* et de *Jocelyn* a des strophes admirables, et il mériterait d'être immortel rien que pour avoir écrit, sur je ne sais quel album, ces six vers d'une mélancolie si profonde et si doucement émue :

Le livre de la vie est le livre suprême

Que l'on ne peut ouvrir ou fermer à son choix ;

Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,

Et le feuillet fatal se tourne de lui-même...

On voudrait revenir à la page où l'on aime,

Et la page où l'on meurt est déjà sous vos doigts.

Voilà, sous une forme parfaite, le cri d'une âme tendre et tourmentée en qui passe le douloureux frisson du lendemain. La métaphore est d'une justesse frappante, elle se déroule harmonieusement, en vers impeccables. Cela porte le cachet divin du sublime.

✽

Le mois parisien a vu disparaître Alphonse Karr, que l'on eût pu croire éternel, avec sa barbe de Jéhovah, ses yeux vifs, sa carrure robuste et son esprit toujours alerte, qui semblait une ruche en travail.

Karr habitait, à Saint-Raphaël, une maisonnette perdue dans une mer de feuillage où les roses, les lilas, les aubépines, les acacias mêlaient leurs senteurs exquises. Cette maisonnette isolée dont l'intérieur avait l'air d'une cabine de navire, avait été baptisée par lui : *la Maison close*. « On s'entend toujours avec ses voisins quand on n'en a pas », disait gaiement l'auteur des *Guêpes*. Il vivait là tranquillement, avec sa fille, son gendre et ses trois petits-enfants qu'il adorait. Sa famille, son jardin et la mer lui faisaient une vieillesse charmante. De temps en temps, il envoyait une chronique au *Figaro*, et, si l'on y trouvait quelques redites, on les saluait amicalement, comme de vieilles connaissances.

La presse a eu la dent dure pour Alphonse Karr et la plupart des nécrologies qui lui ont été consacrées ne sont pas empreintes de ce respect que l'on doit à l'ancêtre qui dort son dernier sommeil. Peut-être le solitaire de Saint-Raphaël avait-il un peu trop abusé du droit qu'a tout homme convaincu de rééditer ses affirmations, ou même de soutenir tour à tour, du fond du cœur, le pour et le contre. Ce serait porter quelque atteinte à la liberté de la pensée que de qualifier cette façon d'être, si commune chez les humoristes, de versatilité ou de rabâchage. Karr a vécu et vivra par un petit nombre de formules qui seront toujours d'actualité et qui feront toujours sourire. On n'a rien dit de mieux que le *Plus ça change, plus c'est la même chose*, pour résumer l'impression que donnent les pouvoirs qui se succèdent. La calinotade si logique « *Que messieurs les assassins commencent...* » a toujours l'éclair, la netteté et le tranchant d'un couperet. L'aiguillon des *Guêpes* n'est point émoussé et les curieux se plairont, de siècle en siècle, au bourdonnement de ce pamphlet ailé, que l'on relira comme on relit Furetière, Saint-Simon, Paul-Louis Courier et la *Lanterne* de Rochefort.

Il y a, dans les œuvres d'Alphonse Karr, des pensées d'une sensibilité charmante. Quoi de plus délicat que cette mélancolique définition du bonheur : « Le bonheur ! c'est cette maison si riante, au toit de chaume couvert de mousse et d'iris en fleurs. Il faut rester en face : si vous entrez dedans, vous ne la voyez plus » ; c'est adorable, et comme c'est vrai !

✽

Brasseur, qui semait depuis quarante ans le rire foudroyant, vient de mourir tout à coup, frappé d'apoplexie. Personne ne joua comme lui les niais cocasses et les ahuris ahurissants. Dans *Misanthrope* et *Auvergnat*, il était épique et il disait ses vérités à l'infortuné Chiffonnet d'un ton de voix qui



faisait se tordre la salle. Ses créations burlesques sont innombrables. L'Alsacien du *Plus heureux des trois*, et Colladan, l'agriculteur idiot de la *Cagnotte*, et le *Brésilien*, et le bottier de la *Vie parisienne*, et Godefroid de la *Perle de la Cannebière*! Je n'ai jamais pu savoir pourquoi, dans le *Petit Chaperon rouge*, il se déguisait en poupée de coiffeur et tournait dans la vitrine, avec, sur la tête, une perruque qui s'élevait et s'abaissait alternativement; mais il était exhalant!

De l'ancienne troupe du Palais-Royal, dans laquelle Brasseur eut de si grands succès, Lassouche est aujourd'hui le seul survivant. Grassot, Hyacinthe, Ravel, Gil Perez, Geoffroy, Lhéritier et madame Thierret, ont précédé Brasseur dans la tombe. Souhaitons de longs jours au stupéfiant Ménélas de la *Belle Hélène*, dont la seule apparition explique si bien les mésaventures conjugales. Il a le devoir de rester, pour représenter sur la scène la race disparue des comiques à froid, des excentriques imperturbables qui n'ont qu'à se montrer pour faire rire et qui sont comiques sans effort, comme ils respirent.



Les grands mariages, ces fêtes gracieuses et émouvantes, n'ont pas manqué à la parure du mois. Le plus parisien de tous a été le mariage de M. d'Hauterive avec mademoiselle Jeannine Dumas, célébré dans la petite église de Marly. Il serait trop long de nommer tous les amis et admirateurs d'Alexandre Dumas qui étaient venus, par le plus beau soleil du monde, le complimenter sur cette union charmante et radieuse. C'est l'élite des grands esprits et la fleur des parisiennants: Meissonier, Edmond de Rothschild, Meilhac, lord Lyston, Camille Doucet, Jules Claretie, madame Aubernon, Albert Wolff, Emile Blavet, Georges Boyer, Calmann-Lévy, Lippmann, Detaille, Clairin, Eugène Lanibert, Charles Ephrussi, le docteur Blanche, le docteur Labbé, Imbert de Saint-Amand, etc. L'abbé d'Hulot a donné aux jeunes époux la bénédiction nuptiale et a prononcé une allocution qui eût été plus goûtée si l'orateur avait su montrer quelque respect pour ses auditeurs dont le talent et la gloire valent son éloquence. Alexandre Dumas, qui a donné l'une de ses filles à l'Eglise, méritait mieux que cette harangue agressive et d'une audition pénible, même pour les chrétiens les plus résignés; mais, dans la gaieté du jour et dans le chant céleste de l'orgue, le passage d'une corneille au cri discordant est un fait sans importance.

La princesse Mathilde était venue de Saint-Gratien à Marly et assistait à la cérémonie.

Autre grand mariage: celui du prince don Mario Ruspoli et de mademoiselle Palma de Talleyrand-Périgord, célébré à Sainte-Clotilde. Des bijoux merveilleux, des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie avaient été offerts aux jeunes époux par le prince de Poggio-Suasa, par le duc de Talleyrand, le duc de Dino, le marquis de Talleyrand-Périgord, le prince Vigoridy, le prince de Ligne, le duc et la duchesse de Mouchy, la marquise de Gallifet, le prince don Paolo Ruspoli, la marquise de Castellane, la comtesse de Divonne, le baron Adolphe de Rothschild, etc.



On avait reproché à M. Chartran, à propos de son tableau *Le Cierge*, de ne s'inspirer que de sujets religieux, peu faits pour séduire les amateurs médiocrement austères.

Le peintre a tenu compte de cette observation et il nous a donné, depuis, entre autres toiles profanes, un charmant portrait de mademoiselle Reichemberg et un portrait étrange et puissant de M. Mounet-Sully dans *Hamlet*.

Il a, en outre, peint le plafond de la salle des mariages de la mairie de Montrouge.

On y voit le dieu malin se réjouir d'avoir traversé d'un double dard une accorte Montrougeoise qui, sous sa robe blanche, montre deux gentils bras nus et un Athénien drapé à l'antique et chaussé du cothurne.

Les Athéniens sont rares à Montrouge; mais le plafond de M. Chartran est tellement suggestif qu'un critique d'art à pu écrire que cette peinture ferait doubler promptement le chiffre de la population de l'arrondissement.

Qu'aurait dit ce critique folâtre s'il avait vu le plafond que M. Chartran vient de peindre pour l'hôtel de mademoiselle Laus, qui va créer à l'Opéra le principal rôle dans le prochain ballet de Massenet, *Le Mage*.

Nous donnons dans ce numéro le fac-simile de cette œuvre exquise. L'amour, qui n'y est point un enfant, mais un adolescent rayonnant de beauté, de grâce et de force, y lance un trait que personne ne peut chercher à éviter; car, sur des draperies et sur des nuées, une femme aux contours exquis, à la tête charmante renversée parmi les flots de sa splendide chevelure, vous accueille avec un divin sourire. C'est un rêve de joie et de volupté, un plafond qui fera non seulement lever, mais tourner toutes les têtes.

LA GRAND'VILLE.

\*\*\*\*\*

## LES LIVRES

A mesure que l'hiver s'avance, les livres s'amoncellent aux vitrines des libraires. Il semble que la rafale en fasse tomber avec les feuilles mortes. Choisissons donc parmi cette jonchée.

Pour ceux qui recherchent les lectures philosophiques, voici chez Plon et Nourrit le *Jésus-Christ* du R. P. Didon, à placer dans la bibliothèque à côté de celui de Renan. L'écrivain étant un des orateurs les plus éloquents de l'Eglise contemporaine, le livre doit être de la plus haute valeur. Je dis « doit-être » ne l'ayant pas lu. Je pense toutefois

qu'il faut le lire, mais seulement quand nous vient cet état d'âme idoine aux grandes rêveries.

Conçue, mûrie, écrite dans le recueillement, cette œuvre est le résultat de dix années de méditation et de travail, conséquence d'un long voyage en Terre Sainte. C'est un livre dont on a beaucoup parlé et dont on parlera sans doute beaucoup encore.

De jolie poésie en voulez-vous et des rimes étincelantes: prenez *Sonnailles et Clochettes*, du maître marteleur de rimes, Théodore de Banville.

Préférez-vous du dramatique, je vous offre le *Puy joli*, de Jules Claretie qui vient d'abattre, en quinze jours, ses vingt-deux éditions et que mon collaborateur Philippe Gille analyse ainsi:

« Le personnage de La Bussière, le brave comédien qui s'est efforcé, sous la Terreur, de soustraire le plus d'honnêtes gens qu'il a pu à la guillotine, a tenté l'auteur de *M. le Ministre* et, profondément érudit en tout ce qui touche à la Révolution française, imprégné de ses moindres faits, il a tout d'un trait écrit un roman d'action, intéressant à la manière de ceux d'Alexandre Dumas. »

Dans le genre historique, je recommande aux gourmets le premier volume de la nouvelle série du *Journal des Goncourt*. Au jour le jour, dans des anecdotes cueillies au hasard de la flâne, avec sa rudesse coutumière et cette franchise de langage qui lui appartient, Edmond de Goncourt raconte le Siège et la Commune, et c'est palpitant de reconstitution et de vie.

Pour la bibliothèque des jeunes filles, voici le *Bizco*, de Lucien Biart, illustré par Poirson et que la librairie Charpentier fait paraître dans sa nouvelle collection. Ce roman dont l'action se passe au Mexique, est une œuvre très dramatique et très littéraire.

L'opposition au type de livre qui précède, la *Gamelle*, de Jean Reibrach, me la fournit. C'est un roman militaire, genre Zola, âcre au goût, mais je l'avoue non sans saveur. C'est une étude de la vie de garnison, traitée dans les menus détails de la vie... animale. Beaucoup de scènes sont d'un intérêt médiocre, les personnages étant souvent peu sympathiques; mais il se trouve, dans le roman, deux ou trois autres petits romans d'un charme très particulier.

Je salue au passage l'œuvre nouvelle d'un joyeux et franc compère, continuateur en ce dix-neuvième siècle de l'illustre maître Alcofribas Naso, je veux dire les *Histoires joviales* d'Armand Sylvestre. Qu'on se méfie, c'est assaisonné au gros sel.

Je dois une mention aussi au *Chêne-Capitaine* du romancier populaire Fortuné de Boisgobey. Publié avec un réel succès dans le *Figaro*, le livre ne peut manquer de trouver la même vogue que le feuilleton.

Mais le livre du mois, à mon sentiment, celui qui vaut à lui seul tous les autres, c'est l'*Atlas de Géographie moderne*, de MM. Schrader, Prudent et Anthoine, publié par la librairie Hachette. Cet Atlas, qui constitue une véritable révolution dans la science géographique, pour laquelle nous étions, il y a huit jours encore, tributaires des allemands, contient deux innovations remarquables. D'abord chaque carte est suivie d'une notice explicative des plus intéressantes et point du tout aride. Enfin, l'Atlas est terminé par un index alphabétique de 32,000 noms et grâce auquel on se reporte en un clin d'œil à un endroit précis d'une carte déterminée.

L'ouvrage est d'une conception ingénieuse et pratique, qu'on n'est pas accoutumé à trouver dans les Atlas géographiques.

R. M.

\*\*\*\*\*

### Le numéro de Noël du « Figaro illustré »

Le prochain fascicule du *Figaro illustré* sera composé de la même façon que les précédents numéros de Noël.

C'est dire que ce fascicule aura une importance exceptionnelle.

Il est illustré entièrement en couleurs, placé sous une magnifique couverture qui est par elle-même une œuvre d'art et accompagné de deux primes hors texte en couleurs d'une dimension inusitée: 64 centimètres sur 84.

Ce fascicule est servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente pour les acheteurs au numéro est de 3 fr. 50 plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, 8, rue Paul-Lelong, concessionnaire de la vente.

\*\*\*\*\*

### Tables du « Figaro illustré »

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de janvier 1891, la table des matières contenues dans les neuf premiers numéros du *Figaro Illustré* mensuel de 1890.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro qui désireraient recevoir cette table, sont priés d'adresser leurs demandes avant le 15 novembre, à M. Hazard, 8, rue Paul-Lelong, concessionnaire de la vente. Le prix de l'exemplaire est de 0 fr. 50.

\*\*\*\*\*

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS: UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale*: UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Editeur-Gerant: RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux *Messageries du Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.

\*\*\*\*\*



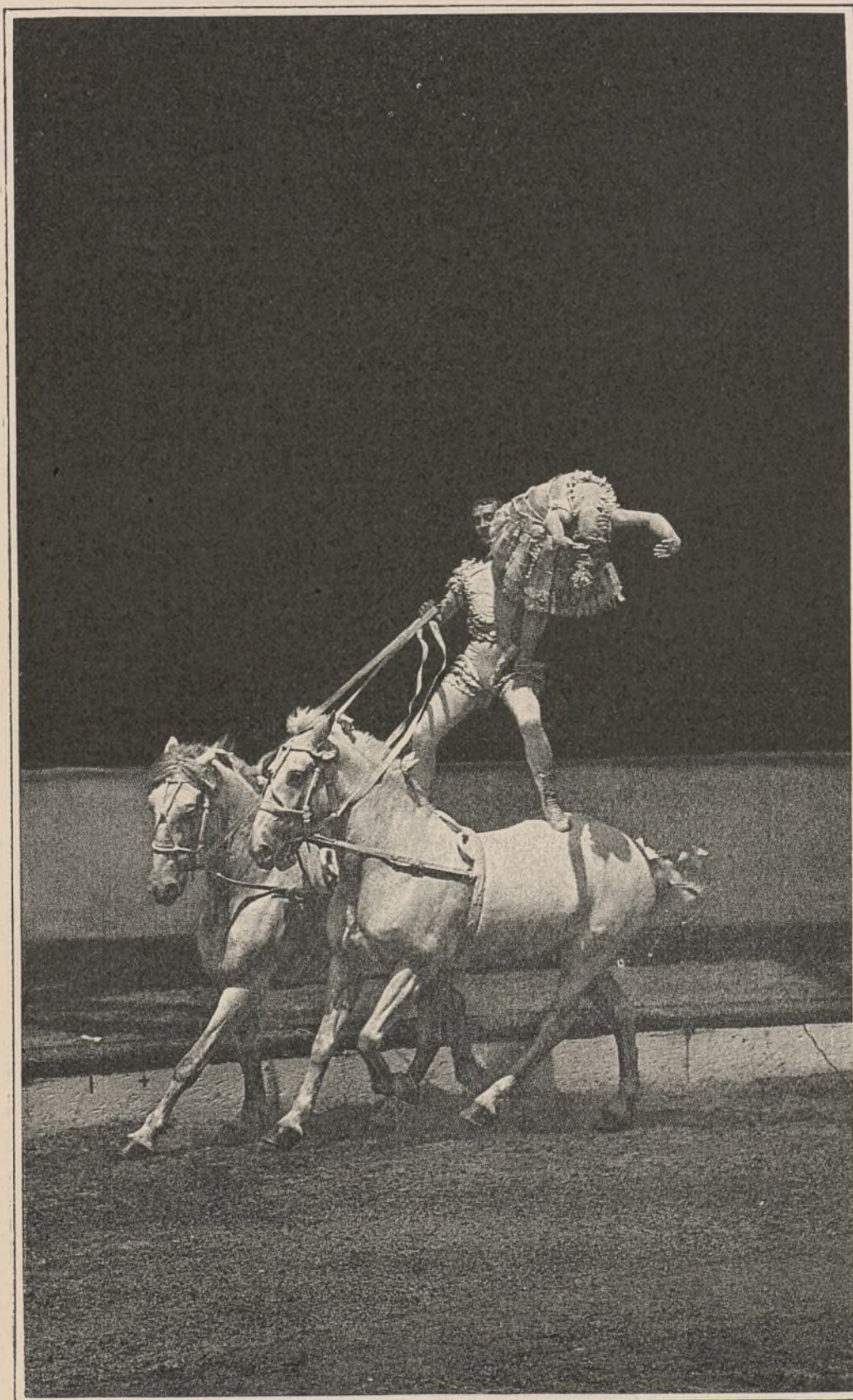
# LE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE

DU FIGARO



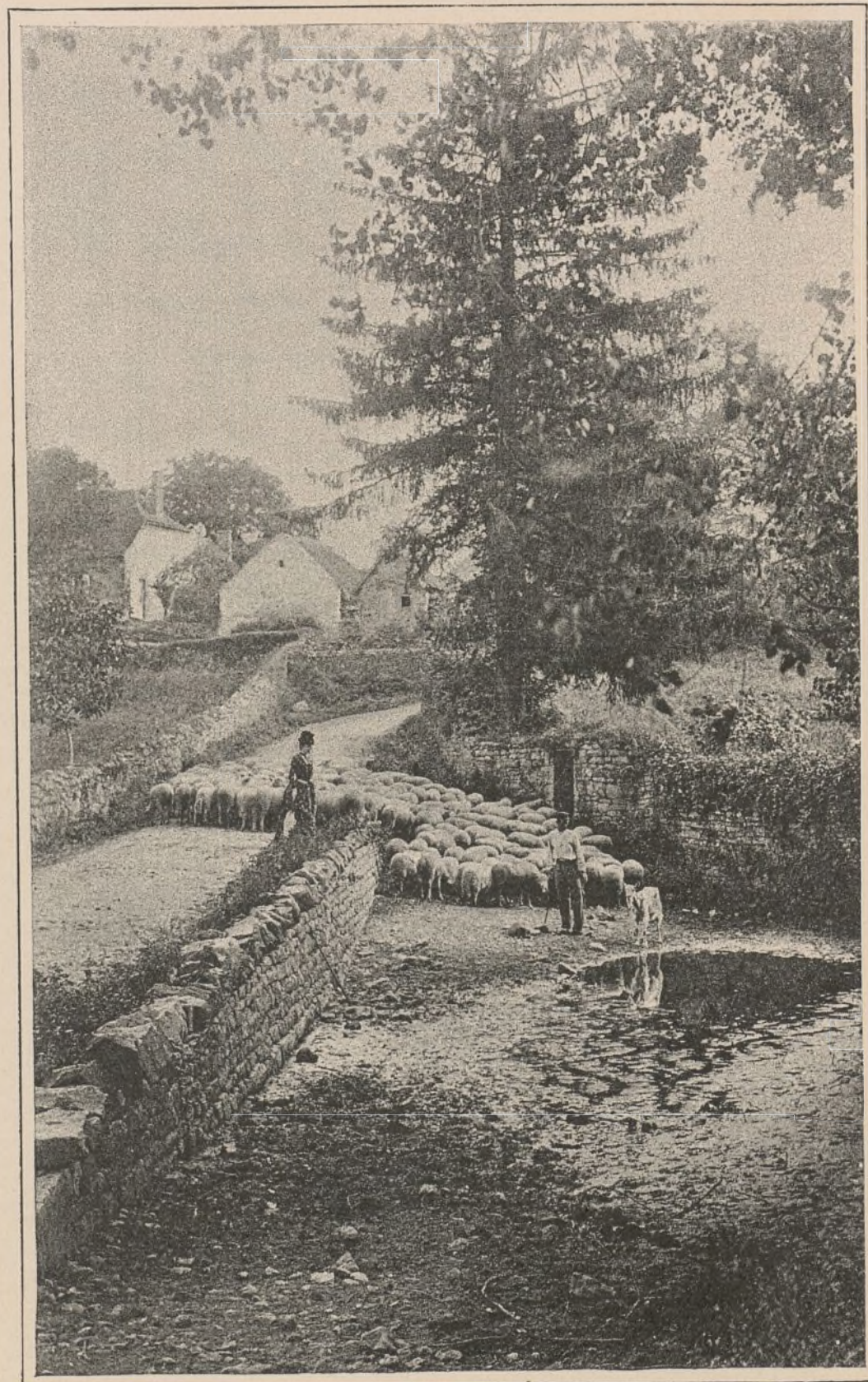
1<sup>er</sup> PRIX : COURSE D'ENFANTS

Par M. Georges Arnault.



UNE RÉPÉTITION A L'HIPPODROME

Par M. Maurice Bucquet.



(Second prix ex aequo)

MOUTONS A L'ABREUVOIR (MORVAN)

Par Madame Laure Leroy.

Au mois de Juillet dernier, le *Figaro* organisait un concours de photographies instantanées d'amateurs, conviant à y prendre part tous ceux de ses lecteurs qui pratiquent ce sport artistique, dont la vogue est en ce moment si grande.

Près de deux cents concurrents ont répondu à notre appel et les résultats du concours ont été publiés récemment.

Il a été décerné un premier prix (médaille d'or), deux second prix (médailles de vermeil), deux troisième prix (médailles de bronze) et douze accessits.

Nous reproduisons ici, ainsi que nous l'avons promis, les trois premières épreuves primées de ce concours.





# LE DÉSIRÉ

## LA PREMIÈRE TRAVERSÉE

D'UN BATEAU-POISSON

PAR ÉMILE GAUTIER

JEANNE DE G... A HÉLÈNE DE B...

Douvres, le 25 juillet 1890.

QUE d'affaires, ma chère Hélène, depuis que nous ne nous sommes vues ! Que d'événements ! Que d'aventures !

Ta petite Jeanne est tout simplement en train de devenir une héroïne, et si tu lisais les journaux, tu saurais qu'elle a d'ores et déjà sa place marquée dans la galerie des voyageuses célèbres, à côté de miss Bly. Aussi, ce que nous avons été interviewés, papa et moi, depuis avant-hier soir, non, tu ne peux pas t'imaginer ça. Ce que nous en avons reçu, de ces journalistes, des anglais, des français, voire même des américains, venus tout exprès de New-York pour nous « prendre une conversation ! » Papa ne dérange plus. Il donne aux domestiques les consignes les plus sévères. Mais rien n'y fait, et messieurs les journalistes forcent les portes les mieux closes : à chaque instant, il en arrive, un crayon et un block-notes à la main, et ils savent si bien entortiller papa que, tout en maugréant, il finit par leur dire tout ce qu'ils veulent savoir. Ils sont si corrects, si polis, si insinuants ! Il y en a même qui sont tout à fait gentils... Un surtout, un Parisien, grand, fort, très brun, les cheveux bouclés, une jolie moustache mousseuse, avec de bons yeux, l'air à la fois impertinent et enjôleur, et une voix d'or... Mais je m'arrête, je dirais des sottises et tu te moquerais de moi.

D'ailleurs, je bavarde, je bavarde, à tort et à travers, et je m'aperçois que je ne t'ai pas seulement expliqué les raisons de ce tapage.

Oh ! c'est bien simple, ma chère amie, et tu vas voir tout de suite que nous n'avons point usurpé cette gloire inattendue. Figure-toi que c'est *sous l'eau*, — tu comprends bien, sous l'eau, comme des poissons, — que nous sommes venus de Calais à Douvres ! Avant-hier, en effet, le bateau sous-marin, dont tout le monde parlait — t'en souvient-il ? — au dernier bal du ministère de la marine, a pour la première fois franchi le Pas-de-Calais, et c'est à son bord que nous avons fait la traversée. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui peuvent en dire autant ! En tout cas, je suis la seule femme dans ce cas, avec une Espagnole — jolie comme un cœur — qui s'en allait avec son mari faire son voyage de noces en Ecosse. Mais, depuis que nous avons touché terre, nous ne l'avons plus revue. Évanoui, escamoté, évaporé, le jeune ménage ! Voilà comment toute la gloire est pour moi, sans partage. Voilà pourquoi j'ai eu, à moi toute seule, l'honneur d'être baptisée « Amphitrite » par le *Daily Telegraph*. Amphitrite ! N'est-ce pas que c'est galant ? Ah ! j'ai eu bien peur, mais je suis bien heureuse.

« En bateau sous-marin ! vas-tu dire avec ta petite moue sévère. En voilà une idée, par exemple ! Mais comment a-t-elle pu faire, ma Jeannette, elle qui est si poltronne ? »

Bien sûr que je suis poltronne... C'est même pour cela que j'ai

préférez le *Désiré*, — c'est le nom de *mon* bateau-poisson — au paquebot ordinaire qui fait bêtement le service à la surface. J'avais une peur horrible du mal de mer. Et, justement, ce jour-là, la mer était houleuse, toute grouillante de moutons blancs. Or, j'avais entendu dire partout que les bateaux sous-marins n'avaient ni roulis ni tangage, l'agitation des vagues ne se propageant pas au delà d'une certaine profondeur. C'était tentant, je t'assure, et à ma place, madame la grondeuse, vous auriez été séduite tout comme cette toquée de Jeannette, car si je ne m'abuse, vous n'êtes pas plus qu'elle vaccinée contre le mal de mer.

Puis, c'était drôle de faire ce que personne n'a encore fait et de s'improviser naïade... Précisément, au bout de la jetée de l'avant-port, on lisait, en gros caractères, sur une banderole de calicot, l'avis suivant : « Aujourd'hui, à midi précis, le bateau sous-marin *le Désiré*, commandé par l'inventeur, M. Claudius Bouget, en personne, partira pour Douvres. »

Mon parti était pris. A l'exemple de Gribouille, dont l'histoire nous amusait tant à la pension, par peur de la mer, je passerais la mer entre deux eaux. C'est la mer qui serait attrapée... Ah ! mais !

Ce qui n'a pas été commode, par exemple, c'a été de décider papa. Tu le connais, papa : tu sais combien il est entêté. Mais, cette fois, son entêtement se compliquait d'une répugnance particulière. Il ne croyait pas à la navigation sous-marine. Quand il était ingénieur des constructions navales, il avait été chargé, paraît-il, de faire un rapport sur un bateau sous-marin, qu'il avait condamné, « par raison mathématique », comme il dit, sans avoir seulement jamais consenti à y descendre.

« Mais, papa, ai-je demandé, comment pouvais-tu savoir que ce bateau ne valait rien, puisque tu ne l'as pas essayé ? »

— Comment ! Et l'algèbre ? Et la géométrie ? Et la physique ? Et les saintes formules ? Retiens ce que je vais te dire : La navigation sous-marine ne peut être qu'une utopie ou un paradoxe, un rêve ou une blague.

— Cependant, papa, on en disait tout autant du phonographe. Tu m'as raconté toi-même l'histoire de ce membre de l'Institut, un monsieur très savant, qui commença par pincer le nez de celui qui présentait le phonographe, sous le fallacieux prétexte qu'il devait être ventriloque.

— Mais ce n'est pas la même chose... Hum ! Hum ! Ce qu'elles sont « raseuses », les petites filles « fin de siècle !... » Ce n'est pas la même chose. D'abord le phonographe n'a pas été inventé par un Français. Il y a bien une espèce de bohème, un pilier de brasserie, un nommé Charles Cros, je crois...

— L'auteur du *Coffret de santal* ?

— Parfaitement. Vois-tu ça ? Un poète qui aurait inventé le phonographe ! Passe encore pour le monologue... mais le phonographe ! Ces machines-là, d'ailleurs, ne peuvent être inventées





que par des Américains. Tu ne peux pas comprendre ça, toi, ma Jeanne, mais écoute et crois ton père ! Pour qu'une invention française soit bonne, il faut qu'elle ait passé par l'Amérique. Est-ce Edison qui l'a construit, ce bateau sous-marin ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien alors, que vient-on nous chanter ? D'ailleurs, un phonographe, ça ne prend pas de passagers, ça ne va pas sous l'eau.

— Non sans doute, papa. Mais le *Désiré*, lui, il y va, sous l'eau. Tu as bien lu le *Figaro* ?

— Allons donc ! Des histoires de journalistes. Je les connais, ces « boîtes à savon ». Ça ne marche que dans les romans de Jules Verne. Ce n'est pas à nous autres ingénieurs qu'on fait avaler des « serpents de mer » de cette taille-là. Le bateau-poisson ! Ah ! ah ! ah ! la bonne fumisterie ! Un poisson, oui, mais un poisson ivre, un poisson aveugle. Tu ne sais donc pas qu'à trois mètres sous l'eau on n'y voit goutte. Il ne pourrait pas se conduire, ton bateau-poisson ; il se casserait le nez sur le moindre obstacle.

— Cependant, papa, il va partir. Lis plutôt cette pancarte. Il va même prendre des passagers, qui n'auront pas le mal de mer, eux !

— Oui ! j'ai vu... Je ne comprends même pas qu'on n'interdise pas ça. Ah ! si j'étais le gouvernement ! »

Papa veut toujours qu'on interdise tout ce qui le gêne, tout ce qui dérange ses habitudes, tout ce qu'il ne comprend pas. Ainsi l'exigent, à ce qu'il paraît, les principes du grand parti libéral auquel il se fait honneur d'appartenir.

Malgré tout, ce que femme veut, Dieu le veut. Toi, c'est sur ton mari que tu mets le proverbe en application ; moi, faute de mieux et jusqu'à nouvel ordre, ce n'est que sur papa.

A force de câlineries, j'ai fini, non sans peine, par lui arracher son consentement. Mais je dois ajouter, pour être franche, qu'il avait la conviction arrêtée que le *Désiré* ne partirait pas : — peut-être même doutait-il de son existence. Jamais, autrement, il n'aurait cédé.

Il existe, pourtant, le *Désiré*, je t'en réponds. Il a même un bien étrange aspect. Imagine-toi un monstre d'apocalypse, en forme de cigare aplati, long à peu près comme ton salon de Kermorvan (papa dit que ça fait environ 15 mètres), et large, au milieu, comme un trottoir de la rue Auber, avec un museau pointu, une queue de cuivre luisant, des nageoires saugrenues et de grands hublots de cristal, qui ressemblent à des prunelles vivantes. Au-dessus, à un mètre cinquante environ plus haut que la crête des vagues, une légère passerelle en tôle ouvragée, soutenue par des colonnettes de métal à coulisse, comme des tubes de lorgnette, et qui fait penser aux palanquins des éléphants du Jardin d'Acclimatation. Quand la mer est calme et que le *Désiré* navigue à la surface, c'est sur ce balcon que se tiennent les passagers. Mais quand la mer grossit et qu'on craint les embruns, on rabat la passerelle, on ferme hermétiquement les écoutilles, — voilà déjà que je parle matelot ! — et le bateau s'enfonce... Tu ne peux pas te figurer comme c'est amusant !

Il y avait, comme bien tu penses, une foule énorme à nous regarder partir. On applaudissait ferme sur notre passage.

« Voilà une blondinette qui n'a pas froid aux yeux. Bravo ! bravo ! la petite dame ! »

C'est presque dans l'oreille qu'un grand jeune homme, habillé

en marin, avec le col bleu et le chapeau ciré, m'a crié cela, au moment où je mettais le pied sur la passerelle.

Mon Dieu ! c'était un peu familier, mais ça m'a fait plaisir tout de même. Je l'ai regardé, ce marin, et je lui ai souri, pour le remercier. Est-ce que j'ai mal fait, dis ? Il avait des dents si blan-

C'EST L'INVENTEUR QUI NOUS REÇUT SUR SA PASSERELLE... (p. 143).





LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU *DÉSIRÉ*

« Voilà une petite blondinette qui n'a pas  
froid aux yeux. Bravo ! bravo ! La petite  
dame ! »

Ayuntamiento de Madrid







ches, et un si joli profil, comme on en voit sur les vieilles médailles, avec la peau couleur d'orange mûre. Figure-toi qu'il m'a envoyé un baiser, et que je suis devenue toute rouge !...

Papa, lui, était d'une humeur massacrante. Il marchait d'un pas raide, sans regarder personne, avec sa grimace crispée des cérémonies officielles. C'est seulement au moment d'embarquer qu'il se dérida. Tout à l'extrémité de l'estacade, nous croisions un petit monsieur, poivre et sel, très élégant, avec de longues moustaches rousses en croc et des yeux — mon Dieu ! quels yeux ! — des yeux aigus, térébrants, généurs, qui vous entrent dans le corps. Papa le connaissait, car, après l'avoir salué, il s'avança vers lui les mains tendues. Mais le petit monsieur se déroba : il rendit cérémonieusement le salut à papa, en clignant de l'œil et en mettant le doigt sur sa bouche, puis, sans rien dire, il tourna le dos et se perdit dans un groupe de gens de mauvaise mine.

« Il n'est guère aimable, ton ami, dis-je à papa.

— C'est M. Marigron, me répondit-il.

— Qui ça ? Marigron ? Un ingénieur ?

— Mais non ! mais non ! Marigron, tu sais bien, le chef de la Sûreté !

— Ah ! ça n'empêche qu'il n'est guère poli, tout chef de la Sûreté qu'il est.

— Tu n'y es pas, petite sotte, reprit papa avec impatience. M. Marigron est dans l'exercice de ses fonctions. Il doit être à l'affût d'un criminel... Je sens ça... Voilà pourquoi il ne tient pas à être reconnu. »

Possible, comme dit papa, que je ne sois qu'une petite sotte. Mais moi je dis que quand on ne veut pas être reconnu, on ne sort pas avec des yeux comme ça ; on fait au moins comme le général Boulanger, on met des verres noirs dessus. Et puis je dis encore que quand on est reconnu, il n'est point de fonctions ni d'affût, ni de criminels, qui puissent vous empêcher de faire un brin de causette avec vos amis, surtout s'il y a une dame, laquelle n'est pas encore, que je sache, à faire peur...

Nous n'en avions pas fini, au surplus, avec M. Marigron. Il faut, en effet, que je te raconte... Mais n'anticipons pas, comme disait tout le temps ton mari, à la Chambre, quand il interpella ce vieux ministre qui est si rageur et si laid.

C'est l'inventeur du bateau sous-marin, M. Claudius Bouget, en personne, qui nous reçut sur sa passerelle et nous fit les honneurs.

Je vais te le « croquer », le monsieur, en quatre coups de plume. Très grand, la poitrine bombée, une encolure de taureau,



ET LA-DEDANS NAGENT TOUTES SORTES DE FORMES FANTASTIQUES... (p. 145).

des épaules massives, un visage tumultueux mais suant l'énergie, et un étonnant menton carré, planté d'aplomb comme un bloc de bronze, ce solide gaillard, d'une trentaine d'années, fait tout d'abord l'effet d'un Hercule, — de l'Hercule Farnèse dont le marbre se serait fait chair. Certes, avec ses larges joues, sa moustache raide comme une brosse de chiendent, sa grosse tête déjà grisonnante, à la silhouette léonine, sa rude mâchoire, son teint rouge brique et son nez couperosé, ce n'est pas ce que nous appelions un joli garçon quand nous portions encore des robes courtes. Mais, en revanche, il a tant d'harmonie dans les lignes, tant d'élégance dans le geste et dans la tenue, tant de douceur et de fierté dans le regard — un lumineux regard d'hypnotiseur, tour à tour caressant et dur, flamboyant ou mouillé, sous l'embroussaillage des sourcils — avec des airs de mousquetaire, et je ne sais quoi de chevaleresque, de volontaire, de hardi, de gai, de franc et de gracieux tout à la fois, que toute sa personne dégage un charme. Il fascine son monde, positivement, et papa lui-même y a été pris.

J'avoue que quand il nous a fallu descendre dans le bateau par

le petit escalier de fer en colimaçon, étroit comme une échelle, percé dans le toit, j'ai eu un vague frisson, et l'envie de m'en aller m'a traversé la cervelle. Mais le capitaine me regardait d'une telle façon que j'ai repris tout de suite confiance et courage. Il doit magnétiser, cet homme-là, j'en suis sûre, à ses moments perdus. On sent qu'on le suivrait au bout du monde, et même plus loin. D'ailleurs, papa grognait : je n'ai pas voulu faire celle qui a peur, tu comprends ? et, bravement, je me suis engouffrée dans le trou. *All right !* comme disait miss Maud, notre vieille maîtresse d'anglais, quand elle avait fini sa leçon.

« Eh bien ! mademoiselle, vous voilà dans le ventre du monstre ! Vous voyez qu'on n'y est pas trop mal. »

Le fait est que le lieu n'a rien de désagréable.

Nous étions dans un petit boudoir circulaire, avec des tapis, des divans, des rideaux, des torchères électriques, des bibelots, un piano. En guise de fenêtres, d'immenses glaces cloisonnées d'armatures de fer, derrière lesquelles on aperçoit l'eau glauque, comme dans les bacs de l'aquarium du Trocadéro. Au milieu du



parquet, une grande cuve ronde, semblable à ces cuves de la foire de Neuilly où l'on montre les phoques savants, entourée d'une balustrade de velours rouge : au fond, encore une immense glace horizontale, à travers laquelle on aperçoit le lit de l'Océan. Dans un coin, une espèce de clavier de boutons, de robinets, de manivelles, de petites machines qui ressemblent à de grosses montres avec des aiguilles courant sur des cadrans gradués, et qui servent, paraît-il, à indiquer la profondeur, la direction, la pression d'air, etc., et d'appareils téléphoniques. C'est le poste du capitaine : c'est de là qu'il dirige la manœuvre, tout en causant avec ses hôtes. Quant à l'équipage, on ne le voit pas. En outre du salon, le *Désiré* comporte, en effet, deux autres compartiments : la chambre de l'avant, où se tient la vigie chargée d'éclairer la route et de signaler les obstacles, et la chambre de l'arrière, où les mécaniciens surveillent les batteries électriques et la machine.

Pas de portes ! On passe d'un compartiment à l'autre à l'aide d'un système de communications extrêmement original, et que je te recommande. On se met dans une sorte de niche pratiquée dans la cloison, et l'on pèse sur un ressort : crac ! la niche pivote sur elle-même, et vous vous retrouvez, en un clin d'œil, de l'autre côté, sans que la baie soit restée un seul instant béante. C'est, en un mot, une sorte de guérite mobile, semblable à ces coquillages doubles qu'on trouve parfois sur les plages. Tu as dû voir, dans les couvents cloîtrés, des guichets tournants établis d'après le même système... C'est, à ce qu'il paraît, pour le cas où il surviendrait un accident quelconque dans l'un des compartiments. L'inventeur a longuement expliqué cela à papa, qui n'en croyait pas ses oreilles.

« Comprenez-vous, monsieur ? Qu'une voie d'eau se produise, à la suite d'un choc, dans le poste du pilote, ou bien que, dans le poste des mécaniciens, les piles viennent, pour une raison ou pour une autre, à dégager des émanations asphyxiantes, que la machine éprouve une avarie, que les pompes s'engorgent, qu'il survienne, en un mot, n'importe quelle anicroche : pas le moindre danger ! Pas une goutte d'eau, pas une bulle de gaz ne saurait filtrer à travers ces portes, dont les fissures se recouvrent automatiquement, vous le voyez, de joints en caoutchouc... Vous êtes ici en plus grande sécurité que dans un train express.

— Oui, oui, répondait papa ; je vois bien. Mais si votre appareil se détraque, comment ferez-vous pour remonter à la surface, si vous êtes seulement à quatre ou cinq mètres sous l'eau ? Qu'importe, en ce cas, que rien ne puisse filtrer à travers les cloisons étanches, si nous sommes obligés d'attendre là, au beau milieu de la Manche, entre deux eaux, jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher ?

— Eh bien ! Monsieur, et le poids de sûreté, vous n'y songez pas ! Tenez ! regardez ce bouton. Il commande une masse de plomb de 12,000 kilogrammes, suspendue au-dessous de la quille, et il me suffirait de le tourner — voyez !... comme ça — pour que ce lest s'en allât au fond de l'eau, tandis que le bateau, lui, remonterait comme un bouchon de liège à la surface, où nous pourrions, sans inconvénient et sans péril, ouvrir nos panneaux et attendre du secours. J'ai déjà, croyez-moi, avant de recevoir des passagers à mon bord, mis cette ancre de miséricorde à l'épreuve... à mon corps défendant. »

Moi, j'étais convaincue. Papa, lui, regimbait encore. Quand on a été ingénieur des constructions navales, on n'aime pas à reconnaître — surtout devant des « pékins » — qu'on s'est trompé.



DEUX TOURTEREAUX ASSEZ SYMPATHIQUES... (p. 144).

Mais cela me fait penser que je ne t'ai pas présenté nos compagnons de voyage. Oh ! ce sera tôt fait !

D'abord la jeune mariée espagnole, avec son seigneur et maître. Deux tourtereaux assez sympathiques, je dois le dire, mais qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, sont demeurés assis côte à côte sur le canapé, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, sans parler à personne, comme s'ils faisaient des tableaux vivants, et n'interrompant la pose que pour s'embrasser comme du pain, quand ils croyaient qu'on ne les regardait pas. C'est drôle, tout de même que, pas plutôt mariés, un *gentleman* et une *miss* qui, la veille encore s'appelaient « Monsieur » et « Mademoiselle » — gros comme le bras, — n'ont rien de plus pressé, le lendemain, que de se tutoyer et de s'embrasser devant le monde, au risque d'être ridicules ! Je l'ai remarqué, moi, va !



DEUX MESSIEURS TRÈS VILAINS... (p. 144).

sans avoir l'air d'y toucher. Tu m'expliqueras ça, dis, toi qui es mariée ?

Il y avait aussi deux messieurs très vilains, avec des barbes jaunes mal peignées, et des casquettes de drap — des Anglais, évidemment — qui n'ont pas cessé de jouer aux cartes, sans desserrer les dents, en buvant des choses blanches qui sentaient le vernis. Puis un bonhomme tout chauve, tout ratatiné, portant lunettes, un grand savant, paraît-il, un zoologiste célèbre — papa m'a dit son nom, mais je l'ai oublié — qui, tout le temps, a pris des notes sur un immense calepin, en marmottant des mots barbares. C'est tout ! ou plutôt c'était tout... jusqu'au départ. A ce moment, en effet, il s'est produit un incident qui devait dégénérer presque en une tragédie. C'est ici que mon histoire va se corser.

Le capitaine venait de donner à ses hommes l'ordre de tout « parer » pour le démarrage. On avait déjà rentré les montants de la passerelle. Un matelot s'apprêtait à rabattre au-dessus de la cage de l'escalier la lourde calotte de verre épais qui fait comme un plafond lumineux au bateau sous-marin... Tout à coup, du bord du quai, quelqu'un bondit sur le bateau, dont le dos de bronze résonne comme une cloche sous ses talons, passe à travers la trappe entre-bâillée et dégringole dans le salon, au risque de se rompre le cou.

C'est un homme de quarante ans environ, vigoureux, bien mis, les traits réguliers, mais pâle, défait, l'œil méchant et l'air faux, avec les lèvres trop rouges, les favoris trop noirs, le linge trop blanc et trop de bagues aux doigts, dans le genre de ces « poseurs » que nous avons vus une fois à la *Plaza de Toros*, et que ton mari a appelés, je crois, des « rastaquouères ».

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'écrie M. Claudius Bouget, en s'élançant vers l'intrus, l'œil menaçant. Mon bateau n'est pas un cirque, que diable ! pour qu'on y entre ainsi, sans crier gare, par un saut périlleux !

— Zé vous demandé pardonn, Mossiou, riposta le rastaquouère, avec un accent italien très prononcé. Zé vous demandé pardonn, mais zé souis très pressé ; il faut absolument que zé sois à Londrés tché soir, et z'ai manqué le paquébott. Si zé n'aurais pas saouté commé zé viens dé lé fairé, zé né pouvais pas partir. D'ailleurs, zé souis connou... Zé mé nommé *il marchese* dé Maltoti... Voitchi mes papiers ! Pouis zé vais tout dé souitté payer mon passazé...

— C'est bon ! c'est bon ! reprit le capitaine, à peine radouci. Du moment que vous avez des papiers... Du moment surtout qu'il est midi cinq... Mais c'est égal ! une autrefois, tâchez d'y mettre moins de sans-gêne.

— Zé vous demandé pardonn, répétait le prétendu marquis, de plus en plus blême et tout le corps frémissant d'un tremblement nerveux. Zé vous demandé millé pardonn... Mais ze vous prié, est-tché qué nous allons bientôt partir ?

— Nous partons, dit M. Bouget. Nous sommes partis !

Le fait est qu'une trépidation bizarre commençait à faire vibrer le plancher et les cloisons, tandis que des moires singu-



lières couraient le long des vitres... Je voulus jeter un dernier coup d'œil sur le monde où l'on respire... C'est alors que j'aperçus le petit monsieur poivre et sel, aux longues moustaches rousses en croc et aux prunelles d'inquisiteur, debout sur la dernière marche de l'escalier de l'embarcadère, avec tout plein de gendarmes, qui faisait de grands bras — et un nez long comme ça — en agitant un papier. Pour sûr, il faisait signe au *Désiré* de ne pas partir. Pour sûr, il avait quelque chose à dire au capitaine, et comme M. Marigrón est chef de la Sûreté, ça devait être quelque chose de très grave et de très pressé. Pour sûr que si j'avais averti le capitaine, en ce moment absorbé par la délicate opération de l'appareillage, de ce que j'avais été seule à apercevoir, il eût immédiatement arrêté son bateau... Mais plus souvent que j'aurais fait du zèle pour les beaux yeux d'un magistrat qui tourne le dos aux gens qui le saluent, sous le fallacieux prétexte qu'il est dans l'exercice de ses fonctions !

Au surplus, deux secondes plus tard, l'eau passait par-dessus le bateau, et la terre avait disparu. Nous étions immergés, et j'étais prise tout entière par la nouveauté du spectacle.

Mon Dieu ! que c'est beau !

D'abord, on n'entend rien, si ce n'est le ronflement de la machine électrique, semblable au battement d'ailes d'une mouche géante, les craquements des membrures et un froufrou continu, comme si l'on chiffonnait de la soie dans la pièce voisine, qui est produit par le frottement de l'eau. Pas de secousse, non plus. Rien qui ressemble au mouvement de balançoire, si fatal aux estomacs faibles, des embarcations vieux jeu, ni à l'énervant *tremolo* des chemins de fer. C'est un glissement doux, comme celui d'une lame de couteau qui entrerait dans du beurre....

Mais quelle fête des yeux ! Partout du vert, encore du vert, toujours du vert ! Toute la gamme des verts, avec de fuyantes coulées de jaune et de bleu, depuis le vert tendre des bourgeons frais éclos, jusqu'au vert-bouteille le plus foncé, en passant par l'olive, la pelure de pomme, la grenouille expirante, le poireau, l'outremer et le caca d'oie. C'est un éblouissement d'émeraude. Un reflet verdâtre inonde l'intérieur du bateau, où l'on voit assez clair pour que, sans qu'il soit besoin d'allumer les globes électriques, les deux Anglais continuent imperturbablement leur partie d'écarté, tandis que le vieux savant ratatiné prend fiévreusement des notes, que *il marchese* de Maltoti compulse, non moins fiévreusement,

les papiers qu'il tire d'un portefeuille bourré de billets de banque, et que les Espagnols s'embrassent — afin, sans doute, de n'en pas perdre l'habitude — à la dérochée. Nos visages eux-mêmes verdoient : c'est à croire que nous naviguons au sein d'un bocal immense comme les pharmaciens en mettent, en manière d'enseignement, au-devant des becs de gaz de leurs vitrines.

Et là-dedans nagent toutes sortes de formes fantastiques : des champignons barbus, pareils à des blocs de gélatine, nacrés, polychromes et transparents, qui sont des méduses ; de longs rubans soyeux, qui sont des algues ; puis, des troupeaux de poissons de toutes tailles et de toutes couleurs. Il y en a des noirs, il y en a des blancs, il y en a des roses, il y en a des bleus, il y en a des irisés — il y en a des jaunes, que le vieux savant ratatiné reconnaît et nomme en latin au passage. Il y en a qui paraissent être d'or, d'autres d'argent ou de cuivre. Il y en a — les raies par exemple — qui ressemblent aux gargouilles des cathédrales gothiques. Est-il possible qu'il y ait tant de différence entre la raie libre, vue ainsi chez elle, et la raie au beurre noir !

Le bateau n'a pas l'air de faire peur à ces bêtes-là. Elles le suivent, tout au contraire, et accourent vers lui de toutes parts du fond de l'abîme, comme des papillons qui s'abattent sur une bougie. Quelques-unes même viennent cogner du nez aux vitres, comme pour demander à entrer... Nous les intéressons sans doute autant qu'elles nous intéressent... Le vieux savant ratatiné est dans le ravissement. Moi aussi. Il n'y a que papa qui pince les lèvres, mais je suppose que c'est de peur de laisser involontairement échapper un cri d'admiration.

Quand on regarde en haut, par la glace du plafond, on aperçoit un grand cercle lumineux derrière lequel on devine — plutôt qu'on ne distingue — le ciel et les nuages, comme si l'on était au fond d'un énorme puits en forme d'entonnoir. Cela fait une tache claire dont les bords mouvants sont déchiquetés par le clapotis de la houle, et où les rayons du soleil se fondent, se brisent et tremblotent, comme s'ils avaient passé à travers les lames baissées d'une jalousie.

Quand on regarde en bas, par la glace de la cuve aux phoques, on voit fuir sous ses pieds le fond de la mer... On dirait un grand tapis plat, déroulé par des mains invisibles, sans plis, sans cassures et sans reliefs.

Comme je m'étonnais de cette uniformité inattendue :



C'EST UN CIMETIÈRE DE NAVIRES ! (p. 146).

« Ne vous y trompez pas, Mademoiselle, dit tout à coup le capitaine. Ce n'est là qu'une illusion d'optique, qui tient à ce que, toutes les parties visibles recevant un égal éclairage, il n'y a point d'ombres portées. En réalité, ce sol qui vous semble uni est hérissé d'anfractuosités biscornues dont quelques-unes sont très profondes.

« Au surplus, rien n'est plus facile que de vous montrer ça. Le spectacle en vaut la peine. Nous sommes justement au point le

plus profond du détroit. Je m'en vais arrêter un instant le bateau et descendre à une cinquantaine de mètres, presque à frôler le fond : vous allez voir ! »

Ici papa, qui depuis quelques minutes déchirait sournoisement son pauvre mouchoir, ne put pas se contenir davantage :

« Ah ça ! s'écria-t-il, est-ce que vous êtes fou ? Vous voulez arrêter votre bateau et descendre à cinquante mètres ? Mais nous n'allons pas plus tôt être arrêtés que le bateau va remonter —



frrrrrt! — à la surface, comme un ballon délesté... Il ne sera pas trop tôt, au surplus. Si vous croyez que je suis ici pour mon plaisir!

— Je vous demande pardon, répondit M. Claudius Bouget. Je vais arrêter le *Désiré*, et, au lieu de remonter à la surface, il va non seulement descendre à cinquante mètres, mais il restera là stationnaire, sans dévier de l'horizontale, tant qu'il plaira à Mademoiselle.

— Allons donc! reprit papa, décidément furieux. Mais c'est contraire à toutes les lois physiques!

— Monsieur, riposta le capitaine, je ne discute jamais: je prouve! Veuillez faire attention.

Puis, approchant la bouche de la planchette du téléphone, il donna ses ordres. Aussitôt le bourdonnement de la machine s'arrêta, tandis que les glouglous de l'eau, changeant de ton, devenaient de plus en plus aigus, et que la nuit s'épaississait autour de nous, comme si le *Désiré* s'enfonçait dans une mer d'encre...

« Vous n'avez rien senti, Mademoiselle? reprit alors M. Bouget. Cependant, nous sommes descendus de dix mètres à cinquante-cinq, c'est-à-dire que nous avons fait une chute de la hauteur de deux maisons de six étages... Maintenant, regardez.

Brusquement, un puissant réflecteur électrique s'alluma sous le bateau, éclairant le « paysage » à la ronde. Nous sommes au fond d'une gorge sous-marine, une sorte de rue noyée entre deux rangées de hautes collines aux bizarres découpures, veloutées de haut en bas de goëmons géants. Au milieu de ce chaos grouille un monde de monstres, auxquels les caprices de la réfraction et le clignotement du fanal prêtent des formes fabuleuses et d'in vraisemblables colorations, tandis qu'en bas, sur le sol tourmenté, parsemé de précipices et de ressauts, c'est un amoncellement de débris sans nom, pièces de bois rompues à demi ensevelies dans la vase, mûres disloquées, ferrailles hors d'usage, vieux canons rouillés, ancres tordues et brisées, etc., comme sur un chantier de démolitions.

En vérité, ma chère, c'est un cimetière de navires! Combien de malheureux dorment là-dessous l'éternel sommeil! Sur une carcasse éventrée, prise entre deux pointes de roc, comme entre les mâchoires d'une pince, et déjà presque entièrement recouverte par les végétations parasites, je distingue vaguement des lettres à la lueur diabolique du réflecteur.

« Le *Salut*, murmure à mes côtés le *stewart*, le *Salut*, de Saint-Malo. Vingt-cinq hommes d'équipage... Il revenait de Norwège, il y a dix ans, quand, par une nuit brumeuse, il fut abordé, crevé, coulé, par un vapeur anglais... Perdu corps et biens! »

Le *Salut*! l'homicide fatalité a de ces ironies... Et il y en a cent peut-être dans le même cas, rien qu'au fond de ce gouffre du Pas-de-Calais, un point imperceptible au milieu de l'immensité des océans!

... Le *Désiré* circulait lentement à l'aviron, — car il faut te dire qu'il marche aussi bien à la rame qu'à l'électricité, — à un mètre à peine au-dessus de cette nécropole, effleurant les pointes des mâts, contournant les angles des rochers, s'élevant et s'abaissant tour à tour, pivotant parfois sur lui-même comme un chien qui cherche à attraper sa queue, ou même s'arrêtant sur place.

« Etes-vous convaincu, demanda brusquement le capitaine à papa, et cette épreuve aura-t-elle eu raison de vos préjugés? »

Papa est évidemment de trop bonne foi pour nier l'évidence, mais il n'aime pas à avoir tort... en public. Il ne répondit rien, mais tournant le dos à M. Bouget, il s'en fut, les sourcils froncés, tambouriner des doigts sur les vitres en regardant passer les limandes.

M. Bouget haussa les épaules — simplement — avec un bon sourire.

« Remontons, dis-je. Cela me serre le cœur et me fait mal. — A la disposición de usted, señorita, répondit le capitaine, qui parle très bien castillan, en éteignant le réflecteur. »

Les jeunes mariés prirent cela sans doute pour une autorisation — ou un encouragement — car on entendit claquer un baiser... Mais leurs lèvres devaient vibrer encore, que déjà nous arrivions d'un bond à la surface, dans la splendeur de la lumière du dehors... Nous revoyons le ciel, le soleil, la plaine liquide, le vaste horizon, borné là-bas, vers le nord, d'une ligne sombre: ce sont les côtes d'Angleterre...

A quelques encâblures du *Désiré*, sur notre droite, un petit vapeur, battant pavillon français, vient en droite ligne sur nous, à toute vitesse.

« Tiens! dit le capitaine, c'est le yacht de la douane de Calais. Que diable a-t-il à filer si vite? Nous prendrait-il pour des contrebandiers? Eh! eh! messieurs les gabelous, nous allons vous servir une petite partie de cache-cache! »

Et le voilà qui fait replonger le *Désiré*.

... « *Aôh!* s'écrie tout à coup l'un des Anglais, en jetant ses cartes, *aôh, what's it?* »

— *Aôh!* répéta l'autre, comme un écho, *what's it?* »

Ce fut un saisissement, comme bien tu penses. Ces affreux insulaires n'avaient pas encore ouvert la bouche depuis le départ, si ce n'est pour y verser cette liqueur blanche qui sent la térébenthine... Si bien que je les prenais pour des sourds-muets... Il fallait vraiment, pour les émouvoir, qu'il se passât quelque chose d'extraordinairement grave.

Ah! ma chérie, ce que tu aurais eu peur! Imagine-toi une bête chimérique, de la taille d'un homme, une sorte de pieuvre, avec une peau boursouflée, comme vernie, à reflets métalliques, et toute pleine de gros

plis, quatre tentacules inégales semblables à des sacs, en manière de bras et de jambes, une grosse tête ronde, avec d'énormes yeux saillants et luisants comme des boules de verre, et une espèce d'aiguillon, mince et pointu comme une épée, de soixante centimètres de long, au bout d'un des bras, gigotant, se démenant, se déhanchant, pirouettant, culbutant, en des contorsions excéntriques, tout près de nous, et tapant à coups redoublés sur la vitre du salon qui, sous ces assauts, rend un son cristallin!

« Tch'est ouin espadonn, s'écrie l'Italien suspect.

— Jamais de la vie, riposte le vieux savant ratatiné, en assurant ses lunettes. L'espadon ne porte pas son éperon au bout de la nageoire, mais au bout du nez... Nous sommes, Mesdames et Messieurs, en présence d'un animal inconnu dont aucun zoologiste n'a encore parlé jusqu'ici, et que nous avons, par conséquent, le droit de baptiser, sans que personne y puisse trouver à redire. C'est évidemment une variété inédite de poulpe, d'une taille colossale. Je propose donc de l'appeler le *polypus quadripes giganteus*, ou simplement *polypus Desirati*, en l'honneur du bateau sous-marin qui l'a le premier découvert! Quelle chance et quelle gloire! Ce céphalopode sera le plus beau jour de ma vie...

— Vous pourriez aussi bien, interrompt papa, le baptiser *polypus tricolor*. Voyez donc cette espèce de ceinture bleue, blanche et rouge qui lui entoure le ventre... On dirait une écharpe de commissaire de police.

— Commissaire de politché! clame M. de Maltoti, d'une voix changée... Qui parlé de commissaire de politché? »

Mais personne ne répond à l'antipathique rastaquouère, qui s'en va, les yeux hagards, la bouche convulsée, s'affaler comme une loque sur le divan. « Le plus beau jour de la vie » du vieux savant ratatiné a fini par s'accrocher à l'aillette de tribord (suis-je assez couleur locale?) du bateau sous-marin, qui s'enfoncé lentement sous cette surcharge, tandis que l'affreuse bête essaie d'enfoncer son épée dans la jointure du capot.

« Mais il va nous faire une voie d'eau, votre maudit *polypus*, s'écrie tout à coup le capitaine, avec un accent de fureur inexprimable. Attends un peu, céphalopode de malheur! Nous allons voir si la dynamite est de ton goût. »

Et ouvrant un tiroir, il en tire une petite cartouche grosse comme une pointe d'asperge, à laquelle il s'empresse d'adapter une capsule fulminante, tout en expliquant à mots pressés à papa ce qu'il se propose de faire.

« Voyez, dit-il, au-dessous du hublot... cette conque de bronze... Deux tubulures symétriques... même système que mes portes... Sans qu'une goutte d'eau puisse seulement suinter... je puis faire passer par là n'importe quoi, une dépêche, un signal, un pétard... j'y ferais passer un homme, si le trou était assez grand... Cette cartouche de dynamite, une étincelle électrique... Foudroyé, le monstre! »

Mais point ne fut besoin de recourir à ce moyen désespéré. N'oublie pas que nous baissions toujours!... Soudain le *polypus giganteus* lâche l'aillette, son corps se gonfle étrangement, comme si quelque mystérieux ventilateur lui avait insufflé de l'air entre cuir et chair, il tourne un instant sur lui-même, puis, les

UNE BÊTE CHIMÉRIQUE DE LA TAILLE D'UN HOMME... (p. 146).





nageoires largement écartées, il remonte brusquement, la tête en bas, semblable à un cadavre qu'on repêche avec une corde. En un clin d'œil il a disparu.

C'est égal ! nous avons tous eu, à commencer par le capitaine, qui a pourtant l'air inaccessible à la terreur, cinq minutes de fièvre angoisse, de ces angoisses poignantes dont on meurt. J'en serais morte peut-être, si la capiteuse atmosphère intérieure du bateau sous-marin ne m'avait donné du courage, du ton et du ressort. Ce n'est pas de l'air ordinaire, en effet, qu'on respire là-dedans, c'est de l'oxygène comprimé... Et cela vous fait un effet... oh ! mais... un effet... comme deux doigts de Røderer... Te rappelles-tu ce roman de Jules Verne, *le Docteur Ox*, je crois, que nous lisions ensemble à Cauterets, l'autre été ? Tu sais, c'est l'histoire d'une tour Eiffel qui révolutionne toute une ville, parce que l'air qu'on respire au sommet est si pur, si oxygéné, que tous ceux qui font l'ascension se sentent ragaillardis, surexcités, galvanisés, débordants de sève, de force, de courage, d'ardeur et de passion, tandis qu'en bas règnent la torpeur et la somnolence. Eh bien ! à bord du *Désiré*, toujours grâce à l'oxygène, c'est la même chose. Ce qu'on se sent brave, là-dedans ! Ce qu'on se découvre de vigueur, d'énergie, de foi, d'espérance, de sentiments nobles, de désirs éperdus d'embrasser une cause sainte... ou un joli garçon !!!

... Mais ma lettre prend les proportions d'un volume in-4°. Il est temps que je me décide à finir...

Nous avions cheminé pendant tout ce temps-là, si bien cheminé, que nous étions à Douvres. On crie : « Terre ! » — de la chambre d'avant. Une ombre se projette à travers le vitrage, comme le profil indécis d'un échafaud immense : c'est un appontement, c'est l'estacade. Nous remontons, en frôlant les piliers : nous sommes à quai, bord à bord avec l'escalier du *wharf*, où s'entasse une foule énorme, plus dense encore qu'à Calais, qui hurle à tue-tête : *Hip ! hip ! hip ! hurrah !*

Je suis comme folle — folle d'orgueil et de joie — ou plutôt comme grise — grise d'oxygène intensif. Puis, je vois tout rouge. Il paraît que quand on sort d'un milieu vert, c'est un effet fatal.

« C'est la loi des couleurs complémentaires, consacrée par le père Chevreul. »

Telle est au moins l'explication que donne gratis à papa le vieux savant ratatiné.

... Mais quel est ce tumulte ? Le yacht de la douane, que nous avions aperçu en mer, aborde en même temps que nous. Il en sort un être étrange, traînant péniblement ses pieds chargés de semelles de plomb, vêtu de toile cirée, avec un casque de verre rabattu sur le dos, une ceinture tricolore autour des reins, un sabre-baïonnette au poing, bref, notre *polypus quadrupes giganteus Desirati* en personne, mais avec la tête poivre et sel, les longues moustaches rousses en croc et les yeux térébrants de M. Marigron, chef de la Sûreté !

Pendant que la *mob* anglaise porte M. Claudius Bouget en

triomphe, M. Marigron saute à la gorge d'il *marchese* Maltoti :

« Vous êtes l'assassin de la rue de Vivienne. (Pan ! pan ! faisaient les gendarmes, marquant le pas avec leurs grosses bottes.)

« Au nom de la loi, je vous arrête ! »

Eh oui ! ma chère Hélène, c'était bien simple. Sur le quai de Calais, M. Marigron guettait l'assassin, qu'il savait n'avoir pu prendre le paquebot *The Empress Victoria*, trop rigoureusement surveillé. C'est pour cela qu'il ne nous avait pas salués plus courtoisement, tant il tenait, jusqu'à la dernière seconde, à garder l'incognito. Lorsque son gibier, un peu par ma faute — voilà maintenant que je favorise la fuite des malfaiteurs ! — lui avait échappé, il s'était jeté dans le yacht de la douane à sa poursuite. Ayant aperçu le *Désiré* en route, il n'avait pu contenir son impatience, et, au péril de sa vie, il s'était fait descendre en scaphandre. C'était lui, le céphalophode inconnu qui cherchait à desceller nos fenêtres, au risque de nous faire couler, avec son écharpe et son sabre... emprunté à un gendarme. Seulement, dans son inexpérience du métier de plongeur, une fois arrivé à une certaine profondeur, dans l'étourdissement déterminé par l'excès de pression, il n'avait plus su régler l'entrée de l'air, qui, gonflant le scaphandre outre mesure, l'avait inopinément ramené plus vite qu'à son tour à la surface, les pieds devant.

Mais il ne s'était pas découragé pour si peu, et nous le retrouvions à Douvres, toujours en costume sous-marin, prêt, coûte que coûte, à faire son devoir.

Cette audace devait me réconcilier avec lui. Comment garder rancune à un héros ?

... Mais, tu le vois, ta petite Jeannette est bien un peu, elle aussi, une héroïne.

Elle aurait encore une foule d'autres choses à te narrer, non moins intéressantes. Mais il faut savoir se borner. Ce sera pour une autre fois.

Mille baisers.

JEANNE DE G...

P. S. — Je ne puis pourtant me dispenser de te dire que je me marie. J'épouse le capitaine du *Désiré*... C'est de la faute aux Espagnols, dont l'exemple est contagieux... Papa est définitivement converti à la navigation sous-marine, sans doute : comment pourrait-il en être autrement ?... Il nous aurait pourtant refusé son consentement... j'en ai peur... Mais, demain, nous partons avec Claudius, entre deux eaux, pour Hélioland, où, d'ici au 1<sup>er</sup> août prochain, c'est-à-dire tant que la loi allemande n'aura pas encore remplacé la loi anglaise, l'on s'aime et l'on s'épouse toujours sans plus de formalités qu'à Gretna-Green !

Ta JEANNE.

Pour copie conforme :

ÉMILE GAUTIER.

(Illustrations de F. de Myrbach.)







LES ROIS CHEZ EUX

## S. M. le Châh

PAR

JANE DIEULAFOY

**N**ASR-ED-DIN, fils de Mohammed-Châh, naquit en 1830. A cette époque, la Perse s'isolait du concert des grandes nations. Son territoire difficilement accessible, une capitale comparable à une vaste et fangeuse bourgade, n'encourageaient guère les étrangers à y venir, à s'y fixer et à braver deux ennemis redoutables : l'intolérance religieuse et les caprices d'un climat malsain. On y vivait sans contact avec l'Europe, sans communication intellectuelle ou matérielle avec le monde civilisé, sans désir de nouer des liens impurs avec des infidèles.

Nasr-ed-Din reçut d'un mollah et de sa mère, femme d'un caractère viril, une belle éducation orientale. Il apprit à parler, à lire et à écrire très correctement le persan, l'arabe et le turc ; interpréta le Koran et aperçut ses antiques prédécesseurs à travers le poème épique de Firdousi. Il devint un tireur habile, un cavalier hors ligne, un marcheur que ne rebutaient ni les rudes ascensions, ni la poursuite du mouton sauvage.

Dès qu'il eut atteint seize ans son père le maria avec une princesse beaucoup plus âgée que lui, afin de compenser l'extrême jeunesse de l'époux par l'expérience de l'épouse, et lui confia le gouvernement de l'Azerbaïdjan, apanage du Valyat ou Dauphin iranien.

A vingt ans l'héritier légitime de la couronne montait sur le trône des Darius et des Xerxès après avoir écarté quelques compétiteurs princiers, grâce à l'initiative et à l'énergie de sa mère.

Quelle est la vie privée de ce souverain acclamé par l'Europe, respecté de ses sujets ; de cet autocrate sans armée régulière, sans gendarmerie, sans police, sans tribunaux, sans prisons organisées, qui voit ses décisions accueillies ainsi que des oracles et ses jugements prendre force de loi ?

Rendons lui visite pendant que les rigueurs de l'hiver le retiennent à Téhéran.

\*\*\*

Le palais de l'Ark, petite ville close située au cœur même de la capitale, se divise, comme la maison du plus pauvre musulman, en deux parties bien distinctes : l'*andéroun* (intérieur) uniquement réservé aux femmes, et le *biroun* (extérieur) que régentent la cérémonie de la vie officielle.

Le nouvel andéroun, bâti depuis quelques années, se développe autour d'une cour rectangulaire de cent mètres de côté. Ces longs corps de logis, ces casernes plutôt, coupées en alvéoles d'égale grandeur, s'éclairent et se dégagent toutes sur la cour centrale, laquelle n'a d'autre issue qu'une seule et unique porte. Et la

garde qui veille aux barrières du harem en interdirait l'accès à la mort elle-même, si la mort n'était une divinité féminine.

Qu'un appartement soit destiné à la favorite, à une princesse ou à une femme de moindre importance, sa disposition ne varie guère ; seul, le nombre des pièces qui le composent. Les murs, blanchis à la chaux, sont ornés de fines arabesques dessinées à la truelle par les habiles maçons du pays ; point de plancher, mais un sol de glaise battue, dissimulée sous des nattes et des tapis. En fait de mobilier, quelques matelas et des oreillers roulés le jour en forme de ballot ; sur les *takhtchés*, — étagères ménagées dans l'épaisseur du mur — des boîtes à musique suisses ou autrichiennes, des samovars, russes comme leur nom, et des kalyans émaillés par les artistes d'Ispahan. A terre, des coffres massifs où s'empilent la garde-robe et les bijoux de la maîtresse de séant.

Jamais une Persane ne se déplace sans emporter tous ses trésors ; aussi bien les coffres sont-ils bardés de cuivre, fermés par d'énormes cadenas, et portent-ils d'honorables blessures reçues dans leurs déplacements à dos de mulet.

On s'étonnera peut-être que la garde-robe d'une élégante puisse contenir dans deux ou trois malles plus petites que la chapelière d'une modeste Parisienne en route pour Trouville. La forme des vêtements explique ce mystère. Qu'il s'agisse du *chargat* de soie attaché sous le menton, de la *koledja*, petite veste ouverte sur une guimpe de mousseline, des jupes très courtes, des maillots de soie fort à la mode depuis quelques années, toutes ces merveilles se plient sans aucun inconvénient. Il en est de même du costume de rue composé d'un pantalon à pied, le *chalvar*, d'une ample pièce d'étoffe bleue, le *tchader*, qui enveloppe le corps, et du voile blanc, le *roubandi*, à travers lequel on voit à peine pour se conduire. L'Iranienne ignore les ruchés, les plissés, les crevés, les froncés, les pinces, les corsages ajustés et se garde de torturer les étoffes. Une coulisse par-ci, une passementerie par-là, quelques rubans, quelques broches, et les jupes de gaze se froncent, les soies lamées d'or se crispent, les brocards de Lyon se brisent, les velours de Kachan ondulent en plis moelleux, les voiles s'attachent.

Le budget des femmes de la Cour est infiniment variable suivant la coquetterie de la dame, sa jeunesse et surtout la tendresse du maître. La favorite reçoit en paiement de la charge officielle dont elle est investie, une rente annuelle de vingt-cinq mille tomans (250,000 francs) ; les princesses du sang touchent dix fois moins ; les khanoums peu favorisées se contentent de la solde



d'un général, à cette différence qu'elles l'encaissent, tandis que le général l'espère.

Quelles que soient leur fortune ou leur situation, les femmes vivent sur un pied de parfaite égalité, ont chacune leur cuisine hors de l'andéroun et commandent à une armée de vieilles servantes qui leur sont personnellement attachées.

Aujourd'hui, mieux qu'autrefois, le calme et le bon ordre règnent dans le harem; la bigoterie et le fanatisme sont même de mise depuis que la mère de l'héritier présomptif a cherché des compensations dans une excessive piété.

Au sommet de la hiérarchie féminine trône la favorite Anizeh Dooulet (la tranquillité du gouvernement). D'origine très modeste, vive, intelligente, courageuse, elle succéda il y a plus de trente ans à une femme hautaine, ambitieuse, qui mourut phthisique ainsi que les six enfants qu'elle avait donnés au roi. Ce fut une dure épreuve pour Nasr-ed-Din, mais la Perse vit disparaître

sans regret une favorite capricieuse dont il fallait acheter les bonnes grâces et payer chèrement la bienveillance. Soit qu'Anizeh Dooulet ait préféré l'amour du roi à la direction de la politique intérieure, soit qu'une désolante stérilité lui ait enlevé toute ambition personnelle, elle passe à juste titre pour très bonne, très gaie, très dévouée au Châh, et plus préoccupée de distraire et de s'attacher son royal amant que de nouer des intrigues de palais. La favorite a pleinement réussi. Malgré les quarante printemps et les quelques étés qui lui font cortège, elle règne en souveraine sur le cœur de Nasr-ed-Din. Très courtoise avec les femmes des ambassadeurs admises à lui rendre visite, elle pousse la condescendance et le tact jusqu'à céder le pas à la mère du prince héréditaire, une simple princesse du sang chargée d'années et de vertus.

Derrière Anizeh Dooulet marchent les quatre femmes légitimes accordées sur cette terre d'affliction aux fidèles disciples de Mahomet. Maigre régal dont il faut pourtant se contenter en



attendant les houris paradisiaques et ces merveilleux jardins d'Éden où les âmes musulmanes n'auront qu'un œil sur le sommet de la tête, afin de passer sans blesser les lois de la pudeur auprès des bien-aimées des ombres amies. Ces quatre princesses, choisies dans la tribu royale des Kadjars, ne jouissent d'aucune influence.

Enfin, gravitent autour des étoiles, une trentaine de nébuleuses. Les plus âgées sont dans le harem depuis la première jeunesse de Nasr-ed-Din qui, à deux ou trois exceptions près, n'a jamais gratifié ses sujets des astres vieillies à ses côtés. Une innombrable multitude de servantes, dix eunuques noirs, autant d'eunuques blancs achetés à La Mecque et ramenés par des Hadjis, font le service intime de cette immense ruche où naissent bien des haines, où se cachent, sous les dehors d'une politesse obséquieuse, bien des instincts inassouvis. On se tait pourtant car le Châh déteste les scènes de ménage.

Au monarque d'ailleurs la haute surveillance des *khanoums* et la police de l'enceinte sacrée. Installé dans un pavillon bâti au milieu de la cour centrale, il peut, et ne s'en fait pas faute, suivre du regard les allées et venues de ses femmes. A lui encore le droit d'autoriser les visites, car en pénétrant dans l'andéroun royal, toute femme doit renoncer à sa famille. Un père, lui-même, à moins qu'il ne soit de très noble origine, ne peut revoir sa fille sans une permission accordée à regret.

Une règle sévère semble régir cet étrange monastère. Dès la pointe du jour, les recluses ouvrent les portes de leur appar-

tement, procèdent sans mystère à leur toilette intime, font peigner et natter en une multitude de tresses leurs beaux cheveux de jais, revêtent leurs atours, fardent leur visage et s'installent entre les montants des baies afin d'espionner leurs compagnes ou de se montrer telles que des fleurs éblouissantes quand le Roi se met aux aguets dans son observatoire.

De grand matin pendant la belle saison, au milieu du jour en hiver, elles se visitent, s'invitent, boivent du thé, fument le kalyan, jouent aux dés, au trictrac, égratignent les absentes et saupoudrent leurs bavardages de piment rouge et de gros sel. Elles attendent ainsi l'instant où le soleil se noie dans les vagues purpurines de l'horizon et où le souverain, après avoir habité son biroun tout le jour et promené son ennui dans les environs de la capitale, rentre au harem pour y dîner et y passer la nuit.

Le Roi est bien moins matineux que ses femmes. Vers huit heures et demie il se lève, se livre aux mains d'un artiste assermenté qui lui coupe la barbe avec des ciseaux — le rasoir, sujet à de fâcheuses distractions, pourrait s'égarer près de la carotide — procède à de minutieuses ablutions et revêt le pantalon et la chemise de forme européenne, puis une redingote de cachemire froncée à la taille que vient cacher une capote bleue d'aspect assez militaire. Tous ces habits, confectionnés par un tailleur spécial, ne sont jamais essayés.



On apporte le thé, le kalyan, et Nasr-ed-Din abandonne l'andéroun en faveur du biroun.

Le biroun est divisé en deux parties : les grands et les petits appartements. Voici d'abord la salle du trône où le monarque, entouré des astrologues qui ont déterminé l'instant précis de l'équinoxe de printemps et la naissance de la nouvelle année, reçoit les hommages des grands personnages de la Cour. Vieilles traditions, antiques cérémonies dont certains épisodes sont reproduits sur les bas-reliefs des palais de Darius ! A côté de la salle du trône s'élève le Musée. On aperçoit dans cet immense vaisseau, parmi les objets acquis ou les présents reçus, la célèbre mappemonde d'or sillonnée par des traînées de gemmes qui indiquent les itinéraires du Roi. Près de ces deux pièces, rarement habitées, s'ouvrent des salons meublés à la persane et réservés à la plus étroite intimité.

Entre dix heures et midi le Roi réclame son déjeuner. Ce repas, dressé tout entier sur un gigantesque plateau, se compose uniformément d'un potage aux herbes acides assaisonné de lait fermenté



ou de jus de limon, d'agneau rôti, de poulets croustillants bourrés de verjus et de ragoûts à la marmelade de pommes accompagnés d'un pilau fait avec le plus beau riz du Mazendéran.

Le Roi mange très proprement du bout des doigts de la main droite, boit de l'eau glacée amenée par un aqueduc spécial et suit d'une oreille attentive la lecture des journaux européens que lui traduit le docteur Tholozan. Après un fromage sec dur, le *panir*, l'on sert le café dans une tasse minuscule. Le *kalyandji* (maître de la pipe), subordonné de l'*abdar* (celui qui a les boissons), présente alors, tout allumé, une sorte de chibouk à tuyau rigide. La charge d'*abdar* qui se confond avec celle du rôtisseur est fort recherchée : elle conduit souvent à la puissance et aux honneurs.

Jadis Nasr-ed-Din déjeunait en présence de cinq ou six esclaves persans coiffés de gros turbans et toujours plus pressés de saigner leur client que de le laisser manger à sa faim. L'arrivée du docteur Tholozan les ravala de telle sorte qu'un beau matin le Roi les priva de l'honneur qui faisait leur joie et leur gloire. Les médecins s'ameutèrent, le clergé prit fait et cause pour la faculté indigène, mais le Maître tint bon.

A l'occasion de la fête du souverain et de celle de Mahomet, une soixantaine de princes du sang sont invités à partager le repas du Roi. Comme de coutume les plats sont apportés sur d'immenses plateaux. Le monarque, au lieu de prendre part au festin, s'agenouille à l'extrémité de la nappe et regarde manger ses convives. Le mot d'ordre est de se hâter. Celui des princes qui tord et avale avec le plus de gloutonnerie et se lève le premier, reçoit la faveur d'un regard bienveillant. Dès que l'un d'eux a donné le signal du départ, les autres, confus de leur lenteur, se redressent précipitamment, saluent en portant à leurs yeux des mains luisan-

tes de graisse, car il est interdit de se laver en présence du « Pôle de l'humanité », et, les bras écartés afin de ne pas tacher leurs vêtements de cérémonie, se dirigent au galop vers les bassins du jardin.

Ce fut dans l'une de ces agapes de famille que se produisit un incident extra-culinair demeuré célèbre dans les fastes du harem.

Il avait été décidé que les convives du Roi mangeraient avec des fourchettes et que les khanoums assisteraient à la représentation cachées derrière un paravent. Bien imprudent ou bien faible avait été le monarque ! Les femmes impatientes de suivre les péripéties de ce spectacle, renversèrent la cloison mobile et apparurent aux princes dans tout l'éclat de leur beauté. Ces derniers, fort inquiets des suites que pouvait avoir une aussi grave infraction aux lois séculaires de l'Iran, se jetèrent à plat ventre sur le festin, et cachèrent leur visage dans les ragoûts ou les pilaus, tandis que les belles à figure de lune s'envolaient vers le harem.

Vers midi, le Châh descend dans son jardin, reçoit ses ministres et discute les affaires de l'Etat à la mode péripatéticienne. Chaque vizir s'approche à son tour, lit les dépêches des gouverneurs et transmet les requêtes auxquelles le Roi répond sur le champ, à moins que l'affaire ne soit de grande importance.

Quand les ministres se sont retirés, se présentent les fils du Châh en résidence à Téhéran, ou ceux que le désir de se maintenir dans les bonnes grâces paternelles oblige à de fréquents voyages dans la capitale. Les plus connus sont le Zellé-Soultan (l'ombre du Sultan), gouverneur de l'Irakadjémi, âgé de trente-huit ans, exclu du trône en raison de l'obscurité naissante de sa mère ; le Valyat, ou Dauphin, âgé de trente-cinq ans et chargé comme tous les princes héréditaires du gouvernement de l'Azerbaïdjan ; enfin le Naïeb Saltanè, ministre de la guerre. Fils chéri de Nasr-ed-din, il ne s'éloigne jamais de la capitale.

L'aîné et le plus jeune de ces princes se montrent souvent au peuple et aux étrangers, toujours bien accueillis chez eux ; le second, beaucoup moins accessible, s'appuie sur le clergé et joint, assure-t-on, aux tendances mystiques d'un dévot, un goût excessif pour les plaisirs du harem. L'andéroun du Valyat, serait trois fois plus nombreux que celui du Roi. Quatre petits princes, dont l'un n'a pas quatre ans, viennent aussi présenter leurs respects à leur père et précèdent les gendres : le Moaire (essayeur de la monnaie) ; l'Imam-Djouma, chef du clergé de la capitale, et l'Etezat-Dooulet, gouverneur de Koum.

Mais nul ne peut revendiquer une aussi haute situation que Meli-Djeck (petit moineau), le favori actuel du monarque. Son père, un Kurde de taille très exiguë, qui remplissait au palais les humbles fonctions de *ferach-khalvet* (sous-chambellan), se maria avec la sœur d'une masseuse du roi, encore plus petite que lui. Meli-Djeck naquit de ces pygmées. Il avait deux ans quand on le conduisit au palais. Le roi s'amusa de sa petite taille, de sa vivacité, de ses espiègleries, et commanda de le garder dans l'andéroun. Meli-Djeck, choyé par les femmes, adulé par les eunuques, se montrait-il capricieux, volontaire, irrespectueux, le Châh applaudissait ; rompait-il sans trembler avec l'étiquette intrinsèque de la Cour, le Châh rayonnait. A mesure que la faveur de « Petit-Moineau » s'accroissait, grandissait la situation de ses parents. La masseuse s'élevait au rang de maîtresse de la garde-robe, tandis que l'ancien ferach-khalvet gravissait, en un élan vertigineux, tous les échelons de la hiérarchie militaire... l'enfant précédant toujours le père dans la voie des honneurs.

Aujourd'hui « Petit-Moineau », nommé récemment général de première classe, tient un état de maison qui coûte au Châh plus de trois cent mille francs, possède des chevaux, des eunuques, une musique militaire composée d'enfants de sa taille, et traite d'égal à égal les premiers princes du sang qui le considèrent d'un œil jaloux et le comblent néanmoins de cadeaux et de prévenances. La favorite elle-même a dû céder le pas à la grande maîtresse de la garde-robe, dont les jupes semblent cousues à l'uni-forme doré de son minuscule neveu. Enfin chacun redoute sinon l'enfant, du moins les ambitieux qui pourraient se servir de lui.

Aux dernières nouvelles, on annonçait les prochaines fiançailles de « Petit-Moineau » avec la plus jeune fille du Châh. Meli-Djeck se prêterait-il de bonne grâce à une pareille combinaison ? J'en doute, étant donné son caractère fantasque. Un jour, il refuse de quitter ses musiciens pour se rendre chez le Roi, se débat comme un diable quand on veut le contraindre, et force la montagne à venir jusqu'à lui. Le lendemain, il pousse le Roi par les épaules — le Roi que personne ne peut toucher — saisit une aile de volaille entre les doigts de son souffre-douleur et s'enfuit avec son larcin. S'agit-il de souhaits de nouvel an, il montre à la Boussole de l'Univers sa petite langue rose.

Lorsque Nasr-ed-Din, tout en croquant des prunes vertes, a minutieusement réglé les affaires de l'Etat, reçu les hommages de ses fils et joué avec Meli-Djeck, il monte à cheval et sort de la ville suivi d'une nombreuse et fastueuse escorte. Tantôt il se rend à Dochamtepè où vivent ses lions, ses guépars et ses singes ; tantôt il prend le chemin de Kasr-Kadjar, bâti, comme le palais





LES FEMMES DU CHAH DE PERSE







des îles Boromée, au-dessus de jardins en terrasse, ou bien encore il gagne le sanctuaire vénéré de Châh-Abdoul-Azim dont on aperçoit le dôme d'or au milieu des noirs platanes. Le Roi s'avance seul et laisse fort loin son escorte.

Quand le mauvais temps prive le Roi de sa chevauchée quotidienne, l'Iran en est bientôt informé. Nasr-ed-Din s'installe au fil que lui a concédé le télégraphe anglais des Indes, questionne ses gouverneurs, essaye de les prendre en flagrant délit de contradiction et, avec une extrême finesse, interprète ce qu'on lui a dit

et devine ce qu'on lui cache. Les jours de glace et de neige sont spécialement réservés à la réception de l'ambassadeur de Turquie, stambouliote ventripotent sur lequel le Roi se venge des perpétuelles difficultés qui divisent les deux cabinets musulmans, ces deux frères ennemis, l'un sunnite orthodoxe, l'autre chiite dissident.

Qu'il cause avec ses satrapes, qu'il taquine le représentant du Commandeur des Croyants, qu'il se promène aux environs de la ville, Nasr-ed-Din rentre toujours dans son andéroun avant le coucher du soleil, et dès ce moment, quitte le souci des affaires.



Les khanoums l'entourent aussitôt, le saluent des titres les plus respectueux, s'informent de sa santé et s'agenouillent à la place que leur assigne la faveur royale, leurs titres et dignités.

On apporte le prélude du diner, composé de graines macérées dans le citron, de fruits conservés au vinaigre, de caviar, de prunes et d'abricots secs. Deux heures plus tard apparaît un repas dont l'ordonnance ne diffère guère de celle du déjeuner. Le Roi, entouré de ses femmes, bercé par des mélodies iraniennes exécutées derrière un rideau, mange seul, mais pousse parfois la galanterie jusqu'à offrir à la favorite une boulette pétrie de ses royales mains et formée des divers mets amoncelés devant lui.

Vers onze heures, toutes les khanoums se retirent dans leurs appartements respectifs, tandis que trois masseuses spécialement commises au soin d'endormir Nasr-ed-Din, s'emparent de lui, le déshabillent en partie, le coiffent d'un bonnet d'étoffe piquée, l'allongent sur deux matelas jetés au milieu de la pièce, étendent des draps blancs et des couvertures légères, puis se mettent en devoir de lui prodiguer leurs soins. Elles prennent d'abord ses pieds nus, ses mains, sa tête, et, doucement, exercent des frictions savantes. Peu à peu les caresses s'amollissent, à peine

effleurent-elles l'épiderme... elles cessent... le Châh in Châh s'endort... le Châh in Châh dort... Non... il s'agite... il se réveille... et les masseuses de masser doucement.

Le soin et l'honneur de veiller sur le repos du Roi sont toujours réservés à des femmes mûres et austères. Ces personnes de confiance voient le Maître sans témoin et peuvent, dans un demi-sommeil, lui souffler des inspirations ou lui faire agréer des requêtes. Anizeh-Doooulet attribuerait à l'une d'entre elles certains ménagements dont elle se lamente. Mystère et discrétion.

Dès que le jour victorieux des ombres a reconquis le sol aryaque, Nasr-ed-Din échappe à toutes les suggestions. Intelligent, très observateur, plus défiant qu'un oriental défiant, il éventerait bien vite les tentatives qui auraient pour but de le circonvenir. Le grand vizir est fort écouté, mais son influence ne dépasse pas les bornes nettement limitées par les habitudes du Maître.

On s'étonne parfois de l'extrême désinvolture avec laquelle Nasr-ed-Din quitte son empire, et l'on s'est demandé à quel sen-



timent il obéissait. Nomade de race, nomade de tradition, comme ses antiques prédécesseurs, il vient en Europe tous les sept ou huit ans, poussé par le désir de changer de place, par la curiosité de connaître ses cousins royaux, par le souci de juger l'état social et intellectuel des nations occidentales. Mais il y vient avec l'intention bien formelle de ne s'embarrasser à aucun prix ni à aucun titre des institutions ou des coutumes étrangères. Ses mémoires, écrits au jour le jour, relatent fidèlement ce qu'on lui a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a vu, sans que son esprit s'attache à formuler la moindre conclusion ou à tirer une déduction.

Voulez-vous lire en *bonnes feuilles* le résumé de ses impressions intimes sur les divers souverains qu'il a visités ? La corpulence et la belle prestance du Tzar lui ont semblé grandioses et dignes de respect : « *C'est un homme de gros os* » ; Guillaume II, malgré ses armées et ses canons, lui a paru mesquin, agité, nerveux, dépourvu de dignité et de prestige ; la reine d'Angleterre

bouleverse ses préjugés orientaux. Il tient en grande estime sa haute sagesse et ne conteste point son habileté, surtout depuis qu'elle lui a fait payer les frais des brillantes réceptions dont il a été le héros, en lui imposant un traité fort onéreux pour la Perse déjà ruinée par les importations anglaises, mais la Reine est femme, et il ne comprendra jamais que des hommes se laissent gouverner par une main qui ne sait, ni tenir un fusil, ni manier un sabre. La froideur marmoréenne, l'attitude rigide du président Carnot, son silence surtout ont émerveillé le Châh.

En somme, de toutes les capitales de l'Europe, c'est Paris qu'il préfère. Il en aime le climat et le ciel moins brumeux et moins froid que ceux de Londres, de Berlin et de Pétersbourg, il en goûte l'accueil cordial et désintéressé, il en vante les mœurs douces et polies et s'enorgueillit de l'enthousiasme qu'excitait son passage. Ne croyez pourtant pas, ô riverains de la Seine, qu'il envie votre bonheur. Nasr-ed-Din se sent dépaycé parmi



vous et n'a qu'un désir, rentrer chez lui quand il en est sorti, retrouver bien vite cet Iran qu'Allah voudrait gouverner s'il faisait des excursions sur la terre.

Les voyages du Roi ont-ils eu de bons résultats pour la Perse ? Oui et non.

Si le souverain dote Téhéran d'hôpitaux et de collèges où l'on paie les élèves, s'il protège les missionnaires chrétiens et pensionne les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, s'il accueille avec bienveillance les étrangers, il admet trop facilement les produits occidentaux, les introduit lui-même dans son harem et tue l'industrie indigène. Hier encore on donnait la concession des tabacs à un major anglais, et l'on créait à Téhéran une banque dont le siège social est à Londres.

La Russie, qui imposa jadis au Roi le traité de Turkmenchaï, en vertu duquel les marchandises européennes entrent en Perse grevées d'un droit de douane dérisoire, a reconnu le péril. Elle tremble que les Anglais, après avoir ruiné l'Iran, ne se saisissent de leur débiteur, et, désireuse d'empêcher un désastre qui aurait pour elle de terribles conséquences, elle vient d'envoyer à Téhéran un ambassadeur extraordinaire. A lui de montrer le gouffre, d'engager le Châh à déchirer les traités récemment conclus et à substituer aux closes douanières du traité de Turkmenchaï des tarifs

protecteurs. Entre la baleine et l'éléphant, la France ne doit pas mettre le doigt.

D'ailleurs, que de qualités, que de vertus en Nasr-ed-Din, en ce monarque si autoritaire, en cet autocrate que ne modère aucun frein ; que de délicatesse en ce nomade !

Au mois de septembre 1870 arrive à Téhéran la nouvelle de nos premiers désastres. Le Roi, surpris, écoute avec anxiété la lecture des journaux que le docteur Tholozan, son ami dévoué, a coutume de lui faire. Le lendemain, le médecin français se présente afin de remplir les devoirs de sa charge, mais au lieu des gazettes on lui remet l'épopée de Firdousi.

« Lis le livre des Rois, » dit Nasr-ed-Din.

Et tant que dura la guerre, il eut recours à des Persans pour connaître les graves événements qui bouleversaient l'Europe.

Ce fut également en ces tristes circonstances qu'il envoya le grand cordon de son ordre et son portrait entouré de diamants au ministre de France.

Lorsqu'elle acclamait un monarque vers lequel l'entraînait une instinctive sympathie, la population de Paris se montrait, comme toujours, équitable et reconnaissante.

JANE DIEULAFOY.

(Illustrations de Lord Edwin Weeks.)





## L'HÉRITAGE DU DOCTEUR MACKINSON

MŒURS AMÉRICAINES

PAR ÉMILE BARBIER

Ce jour-là, qui était un samedi, John Matthews Clinton, homme grave et notary public bien connu à New-York, entra vers onze heures du matin dans la boutique de son ami Huyler, confiseur, marchand de candies et de chocolats, le fit demander et lui dit :

« Good morning, Charley, laissez-là vos candies et vos chocolats et venez avec moi passer la journée au bord de la mer. Un bateau pour Coney-Island part à midi moins le quart de la jetée du bas de la 10<sup>e</sup> rue ; nous prendrons notre lunch à bord du bateau et je paye à diner à l'hôtel de la plage « Manhattam-Beach ».

Coney-Island, c'est le bain de mer populaire de New-York, tout au bout de la baie de l'Hudson, sur l'Océan, une interminable plage de sable couverte d'établissements en bois de toute nature, où l'on boit, l'on mange, l'on dort dans tous les prix au son des orchestres en réputation ou des bastringues démocratiques, suivant l'heure, le jour et la clientèle. C'est la foire de Saint-Cloud de New-York.

Le confiseur ne se le fit pas dire deux fois. Ses instructions données, il prit son chapeau et emboîta le pas au notaire son ami. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de Juillet qui chassent les gens hors de chez eux, mitigé par une légère brise de mer. Il y avait du besoin de villégiature dans l'air ; des enfants dansant dans la rue ; des fillettes jouant dans les jardinets en bordure tout le long de la façade des maisons ; au fond des bars envahis, des buveurs se disputant gaiement les cocktails préparés savamment par la main immaculée du barkeeper dans un tripotage d'alcools, de glace et de zestes de citron, et des quantités d'excursionnistes porteurs qui d'un sac, qui d'une valise, s'acheminant vers les quais avec l'aisance des gens qui, leurs travaux de la semaine terminés, s'en vont sans soucis savourer le repos dominical au milieu de la senteur des foins ou des émanations salines de l'Océan.

Le notaire et son ami en projetant un lunch à la fraîche, à bord du bateau, avaient compté sans la foule. A peine ils avaient pu avoir accès sur le pont tant l'affluence des touristes était compacte et maintenant, tandis qu'autour d'eux les paniers aux provisions s'ouvraient, dégageant un parfum de victuailles cher aux ventres

affamés, c'est en vain qu'ils cherchaient à se caser quand le notaire s'entendit appeler :

« Hallo, Matthews ! mon cher notaire, vous et votre ami vous me faites de la peine. Installez-vous ici, lunchez avec moi et, séance tenante, donnez-moi une consultation. »

Les deux affamés ne se le firent pas répéter. L'homme qui venait de les interpellé pouvait avoir plus de soixante ans, mais poussait l'originalité à n'en vouloir pas avouer plus de quarante. La coquetterie de sa mise et le soin avec lequel il se teignait barbe et cheveux faisaient rire un peu, mais on le connaissait pour un vieux monomane et on lui passait cela. C'était le docteur Wilkie Mackinson, spécialiste distingué, devenu millionnaire par ses cures célèbres, vieux garçon, homme d'esprit et coureur de jupons. On lui attribuait un tas de fantaisies dont il acceptait toujours la paternité en disant qu'il en était bien capable, de sorte que dans la quantité d'histoires qu'on contait sur lui il était impossible de discerner les vraies des fausses.

« Matthews, mon cher notaire, je suis amoureux, fit le docteur Mackinson, mais cette fois c'est pour tout de bon. Je suis pris comme jamais ne le fut un Yankee de vingt ans. Ne riez pas, ne riez pas, c'est si grave que j'ai résolu d'en finir avec ma vie de garçon par un bel et bon mariage bien en règle. Ça fera enrager mon unique neveu, à cause de l'héritage, mais tant pis. D'abord je suis assez riche pour faire plaisir à tout le monde. Seulement je n'ai vu qu'une fois la personne que j'aime et c'est à peine si j'ai quelques renseignements sur son compte. Voilà quinze jours que je la cherche sans succès. Vous êtes un habile homme, Matthews, il va falloir vous mettre en campagne et m'aider à rechercher sa famille. »

A ce moment les excursionnistes dépassaient l'extrême pointe de l'île de New-York. Le vapeur, entraîné par le courant du confluent de l'Hudson et de la rivière de l'Est, courait vers la mer évitant à droite le rocher d'où « la Liberté » du français Bartholdi, grandiose dans son bronze, éclaire le monde en général et la baie de New-York en particulier, tandis qu'à gauche, à cent trente-cinq pieds au-dessus de la rivière de l'Est, le pont suspendu, trait d'union fantastique entre New-York et Brooklyn, coupait l'horizon.



zon par un va-et-vient continu de piétons, de voitures et de wagons.

« Voyez-vous, Matthews, continua le docteur montrant du doigt le pont suspendu, je me mine, je me ronge le tempérament depuis que j'aime cette jeune femme. Si je croyais ne pas pouvoir la retrouver, j'aimerais mieux tout de suite faire le plongeon du haut du pont. »

Le vieux docteur ne riait plus. Sa figure s'était si péniblement contractée que le notaire, qui avait cru à une plaisanterie, ne put s'empêcher de croire son client sérieusement atteint de folie.

« Calmez-vous, docteur, nous aviserons à tout cela. Mais auparavant dites-moi, où avez-vous rencontré cette jeune personne? Indiquez-moi les quelques détails que vous connaissez. Ils pourraient me mettre sur la piste. »

Alors, tout en interrogeant fréquemment un flacon de wiskey,

le docteur raconta ce qui lui était arrivé quinze jours auparavant. Il se trouvait à Coney-Island, rôdant, suivant son habitude, sur le chemin de planches qui coupe le sable de la plage pour réunir Brighton-Beach à l'hôtel de Manhattam-Beach. C'était sa promenade favorite, allant d'un hôtel à l'autre, puis revenant et recommençant. Il ne se lassait pas. Il avait la vue de la mer et bien mieux encore, puisque toutes les jolies femmes étaient forcées de passer sur ce plancher étroit pour ne pas se salir les pieds dans le sable humide. C'était alors qu'il s'amusait, reluquant sous le nez les frais minois, les frôlant comme par hasard, il les forçait à s'appuyer d'un pied dans le sable mouillé avec des rires gais et des petits cris de saisissement semblables à des pépiements d'oiseaux effarouchés.

« Non, voyons, faites attention. Dieu! que c'est froid! »

Ah! oui, il en avait passé de bonnes heures sur ces planches!



APPLEBY CHEZ LE CONFISEUR (p. 155).

Tout d'un coup, en face du bain, il avait remarqué une grande agitation. Au milieu de la foule un maître baigneur emportait une jeune femme dans ses bras. Le bruit courait qu'elle venait de se noyer. On la transporta évanouie et suffocante dans une chambre de Manhattam-Beach hôtel. Il fallait un médecin; naturellement il s'était offert, et pour lui donner les premiers soins avec toute la rapidité nécessaire, il avait dû faire arracher le costume de bain qui, tout collant d'humidité, empêchait la circulation du sang.

La jeune personne était d'une beauté exquise. Jamais il n'avait vu un corps si régulier, une peau plus fine et plus tendrement rosée quand il avait eu le bonheur de la rappeler à la vie et que le sang avait commencé à circuler. La noyée revenue à elle, on l'avait remercié. Il avait dû se retirer en conservant l'espoir de revoir avant peu la belle enfant et de se faire accréditer dans sa famille.

Vain espoir. Depuis ce moment, l'apparition de la jeune personne revenait sans cesse à son esprit avec une fixité désespérante. Une passion intolérable s'était emparée de lui; il fallait qu'il la retrouvât. Il avait cherché partout où peut aller une jeune femme, il avait rempli d'annonces les principaux journaux de New-York, il s'était livré à mille combinaisons. Aujourd'hui encore l'espoir l'attirait pour la dixième fois à Coney-Island. Eh bien non, rien n'y faisait. Bien sûr qu'il en perdrait la tête, et déjà il désespérait parce qu'il n'avait aucun renseignement qui pût lui donner une piste. Il ne savait qu'une chose, son nom: Alice. C'était ainsi qu'on l'avait appelée quand elle avait repris ses sens. Pas d'autre indice, si ce n'est un signe particulier, signe mignon, signe intime qui lui trottait en tête.

Et instinctivement, comme s'il se fût senti coupable de violation du secret professionnel, le docteur s'était penché à l'oreille de ses deux amis pour qu'aucun des détails de son observation, en tombant dans une oreille indiscreète, ne pût donner lieu à une mauvaise interprétation sur ce signe charmant dissimulé aux profanes regards. Il en devait la découverte à une circonstance fortuite qu'il bénissait, et eût voulu être seul à posséder son secret.

Ah! ce signe!!!

Pendant ce temps-là, le vapeur avait débouché en mer et, faisant un large circuit, était venu s'amarrer à la jetée de West-End. On était arrivé. Le pauvre vieux docteur, prenant à peine le temps de donner rendez-vous au notaire pour un des jours suivants, s'était faufilé dans la foule en quête de la propriétaire du ravissant petit signe. Les deux amis étaient restés ébahis et le notaire, du bout de l'index, se frappait le front par petits coups répétés.

Cette fois ça y était, il était bien fou!

M. John Matthews Clinton ne se trompait pas. Quelques jours après les journaux de New-York annonçaient le décès du docteur Mackinson, mort dans un accès de fièvre cérébrale, et dans la matinée du même jour, Mr. Théodore Appleby, son unique neveu, se présentait chez le notaire porteur d'un épais pli cacheté.

Ce pli contenait les dernières volontés du docteur. Il instituait son neveu Théodore légataire universel. C'était un héritage de près de six millions de dollars. Quelle aubaine; pensez donc, plus de trente millions de francs! Peu de choses à faire pour cela; remplir quelques clauses indispensables qui, aussitôt accomplies, permettraient à Théodore Appleby d'entrer en jouissance immédiate de son héritage. En sa qualité de notary public, l'ami Matthews était désigné comme exécuteur testamentaire devant veiller à la stricte et fidèle exécution du testament. Théodore Appleby avait devant lui un délai de trois années, après quoi, faute d'avoir rempli toutes les charges stipulées, les millions de l'oncle retourneraient irrévocablement aux hospices.

Ah! bien, il ne lui faudrait pas tant de temps pour entrer en possession de son héritage! Ça serait vite fait!

« Peut-être pas si vite que vous pensez, mon cher Théodore, interrompit le notaire qui venait de relire avec son calme professionnel les charges imposées par le testament; en voici une qui pourrait bien vous donner du fil à retordre. Votre oncle m'avait déjà parlé sommairement de l'affaire. »

Et il lui donna tous les renseignements qu'il possédait; renseignements bien imparfaits à coup sûr, mais qui, au moins, pourraient le mettre sur la piste. C'était une campagne de recher-



ches à entreprendre pour retrouver une personne qui était inscrite sur l'héritage pour une somme de deux cent mille dollars à recevoir des mains de Théodore Appleby, en souvenir de son oncle qui lui avait voué une admiration profonde. Une bagatelle que ces deux cent mille dollars, par rapport à l'ensemble du legs. Mais encore fallait-il trouver la personne à qui les verser, puisque c'était une condition *sine qua non* pour que Théodore pût hériter de son oncle.

M. Théodore Appleby était un des brokers les plus en vue de la Wall street, fourmilière de boursiers. Observateur religieux

C'était la vérité. Près d'un an s'était écoulé depuis la mort de son oncle sans que Théodore Appleby eût retrouvé l'inconnue désignée dans le testament. Il s'était acharné et, graduellement envahi par l'appât de l'héritage, avait abandonné ses affaires pour se lancer dans un abracadabrant steeple-chase de recherches. Sans trêve ni merci, il suivait son idée, et partout où il y avait des femmes on était sûr de rencontrer Appleby papillonnant et flirtant. Chaque jour ses amis le rencontraient avec une nouvelle maîtresse qui, détail bizarre, n'avait de commun avec celle de la veille que le nom d'Alice.

Mattews Clinton, le notaire, avait eu une idée géniale. Grâce au concours du confiseur Huyler, tenu au courant de la situation, elle avait semblé devoir donner les meilleurs résultats. Chaque après-midi, à l'heure où les américaines viennent manger l'ice-cream glacé et croquer bonbons et candies, la maison du confiseur, comme un miroir aux alouettes, attirait de tous les points de New-York des quantités de petites femmes gourmandes comme de jeunes chattes affriolées de lait, et Huyler qui les connaissait toutes par leur nom, à force de les voir tous les jours, indiquait au jeune homme, avec commentaires, toutes celles qui pouvaient l'intéresser directement. Sa boutique était la souricière où s'étaient prises toutes les Alices de New-York.

Peines inutiles ; ce que Théodore avait cru simple d'abord, était pire qu'un travail d'Hercule. Il n'y tenait plus, il en avait assez et le déclara un beau matin au notaire. Il s'en allait à Rockaway, au bord de la mer, éreinté, l'âme navrée, pour se refaire de la saison d'hiver et de ses nuits infructueusement passées à la recherche de la belle Alice, porteuse du signe.

C'en était fait de l'héritage de son oncle qui retournerait aux hospices. Le problème posé était insoluble. Il ne voulait pas se faire mourir à la peine.

Sa résolution était prise ; ses vacances écoulées, il reparaitrait au Stock-Exchange et renaîtrait aux affaires.

Partant de cette idée, il avait repris ses anciennes habitudes de vie correcte et calme, et ses fréquentations devinrent beaucoup plus sérieuses. Il alla même jusqu'à remarquer une jeune fille d'une grande simplicité, mais d'une exquise beauté. Il la rencontrait chaque jour sur la grève en compagnie d'une dame qui pouvait être sa mère. Rien qu'à voir cette simplicité, cette beauté pudique, cela le reposait de cette vie enfiévrée dont il sortait. C'était certainement là l'idéal du calme et du bonheur intime, c'était bien le type parfait de la jeune fille dont on peut rêver pour en faire sa femme.

Il s'informa, elle s'appelait Alice.

Franchement, c'était dommage ! Une jeune fille idéale sous ce nom qui lui était devenu insupportable ! Allait-il donc maintenant devenir le jouet d'une fatalité, et tous ses plaisirs seraient-ils gâtés à l'avenir par ce nom qui lui valait une déchéance à l'héritage de son oncle ?

C'était pourtant plus fort que lui, il éprouvait comme une attraction inéluctable. Il résista, mais la beauté pleine de modestie de la jeune personne fut la plus forte et l'emporta, car il demanda et obtint sa main.

La saison de bains terminée, Théodore Appleby se présentait chez Mr. John Mattews Clinton avec un certificat signé de trois médecins. L'hésitation n'était pas possible pour le notaire, la personne au signe était retrouvée et l'heureux héritier entra en jouissance immédiate des millions de son oncle.

ÉMILE BARBIER.

(Illustrations de Rejchan.)

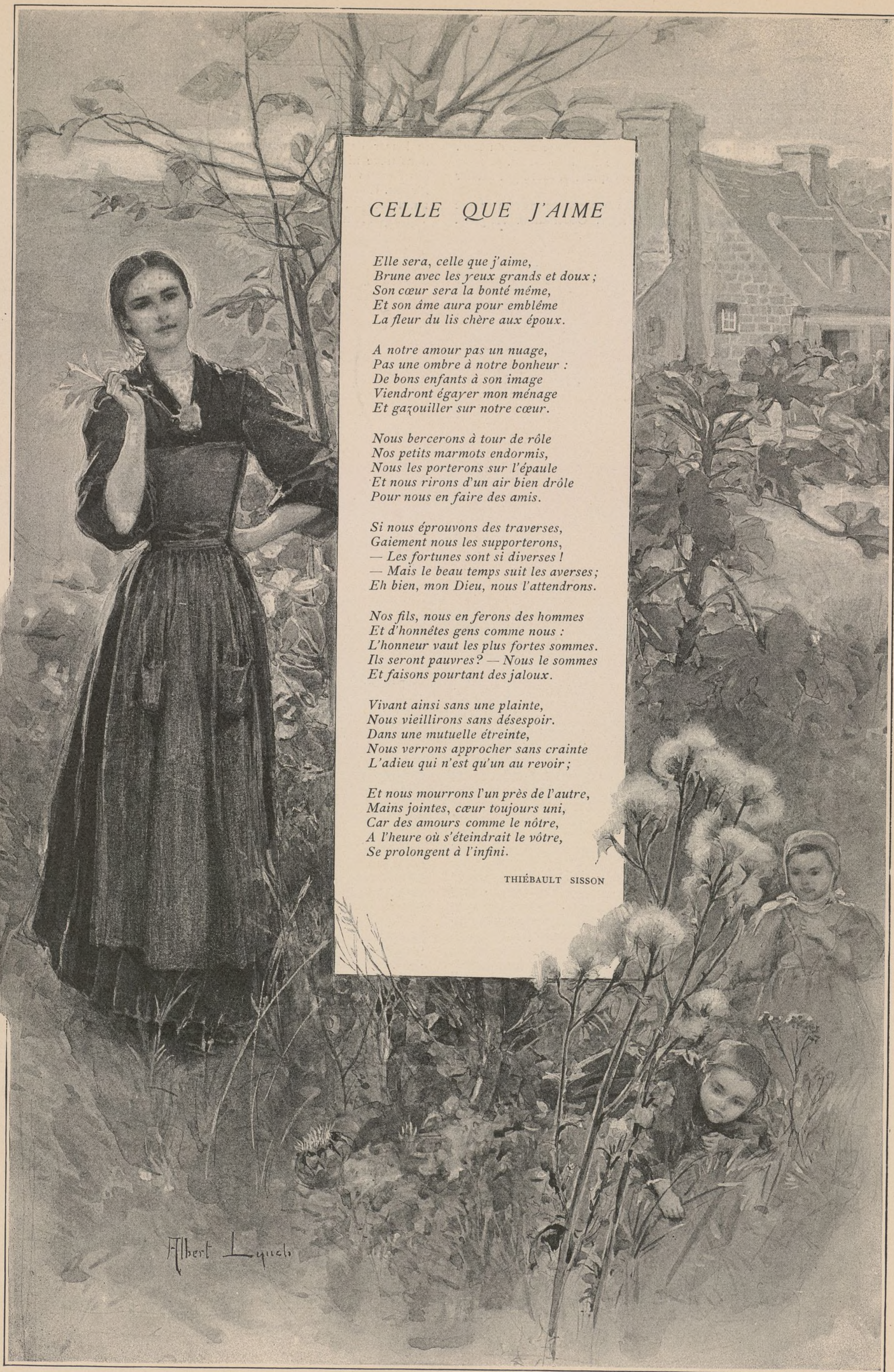


des usages du marché, il n'aurait certes pas passé un jour sans montrer aux heures de bourse du Stock-Exchange son chapeau gris clair, uniforme d'été traditionnel pour les vrais boursiers de New-York. Pourtant depuis la mort de son oncle, il avait cessé d'être l'homme régulier que l'on connaissait et ses absences devenant de plus en plus fréquentes avaient fini par éveiller la curiosité de ses collègues. Petit à petit les cancans avaient grandi et maintenant les oreilles devaient lui tinter, car il défrayait les conversations de chaque jour.

Après tout c'était bien naturel qu'Appleby lâchât le Stock-Exchange. Avec ça que c'était amusant de descendre chaque matin en bas de la ville pour le plaisir de suivre les cours dans Wall street. Il avait bien raison de se donner du bon temps maintenant qu'il avait l'héritage de l'oncle.

L'héritage ! On voyait bien que les autres ne savaient rien. Appleby n'en avait pas touché un dollar. Ce qu'il y avait, c'est que, tout d'un coup, il était devenu coureur de femmes, sans qu'on sût pourquoi.





## CELLE QUE J'AIME

*Elle sera, celle que j'aime,  
Brune avec les yeux grands et doux ;  
Son cœur sera la bonté même,  
Et son âme aura pour emblème  
La fleur du lis chère aux époux.*

*A notre amour pas un nuage,  
Pas une ombre à notre bonheur :  
De bons enfants à son image  
Viendront égayer mon ménage  
Et gazouiller sur notre cœur.*

*Nous bercerons à tour de rôle  
Nos petits marmots endormis,  
Nous les porterons sur l'épaule  
Et nous rirons d'un air bien drôle  
Pour nous en faire des amis.*

*Si nous éprouvons des traverses,  
Gaiement nous les supporterons,  
— Les fortunes sont si diverses !  
— Mais le beau temps suit les averses ;  
Eh bien, mon Dieu, nous l'attendrons.*

*Nos fils, nous en ferons des hommes  
Et d'honnêtes gens comme nous :  
L'honneur vaut les plus fortes sommes.  
Ils seront pauvres ? — Nous le sommes  
Et faisons pourtant des jaloux.*

*Vivant ainsi sans une plainte,  
Nous vieillirons sans désespoir.  
Dans une mutuelle étreinte,  
Nous verrons approcher sans crainte  
L'adieu qui n'est qu'un au revoir ;*

*Et nous mourrons l'un près de l'autre,  
Mains jointes, cœur toujours uni,  
Car des amours comme le nôtre,  
A l'heure où s'éteindrait le vôtre,  
Se prolongent à l'infini.*

THIÉBAULT SISSON





## EUX !

PAR MAURICE DONNAY

Un salon japonais à l'hôtel Cosmopolite. Étoffes claires richement brodées d'attributs fantastiques. Lanternes de soie où sont peints des animaux et des fleurs de rêve. Au premier plan, à droite, un canapé bas et peu long. Derrière, un massif de chrysanthèmes multicolores et échevelés. Portes à droite, à gauche et au fond.

HÉLÈNE, voilette de mariée. Bouquet. Elle entre par la porte de droite et parle à son mari resté dans la coulisse. — Non, je vous en prie, laissez-moi seule. Je ne veux personne... pas même vous... ce n'est qu'une migraine... et il ne me faut qu'un quart d'heure de repos, mais de repos absolu. (Geste d'au revoir. Elle s'assied sur le canapé.) Enfin ! Ici, du moins, l'on peut se ressaisir. Quelle journée énervante, et qu'un mariage est une chose banale : à l'église d'abord le supplice de la sacristie, le lunch ensuite ; et, ce soir, à l'hôtel Cosmopolite naturellement, après le dîner pour les parents, le bal pour les amis. Hélas ! de tout ce bruit et de tout ce monde je ne me soucie guère, et combien je suis loin du roman rêvé ! La messe de minuit discrète dans la chapelle familiale ; le discours intime et réchauffant du vieux prêtre qui vous a vue toute petite ; puis s'en aller au bras de son seigneur, sans autres témoins de son bonheur que les arbres du vieux parc, tandis que le clair de lune vous accompagne comme une princesse de féerie.

ACHILLE surgissant derrière les chrysanthèmes qui le cachaient. — Et moi aussi, madame, j'avais rêvé des noces moins banales : esprit fortement nourri de l'antiquité, j'aurais voulu parcourir Paris ensoleillé comme une cité de l'Attique, sous un ciel implacablement bleu ! Des éphèbes court vêtus et long chevelés nous auraient précédés en agitant des flambeaux symboliques (oh ! rassurez-vous, je ne suis pas un voleur ; moi aussi j'ai une jeune femme qui m'attend à côté), et, derrière nous, une longue théorie d'hommes et de femmes, en des vêtements couleur de lys, de rose et d'hyacinthe, auraient crié : Hymen ! Hyménée ! !

HÉLÈNE, interdite. — Adieu, monsieur. (Elle se lève et se dirige vers la porte de droite, en laissant son bouquet sur le canapé.)

ACHILLE. — Quoi, vous partez déjà ? Restez donc un peu... vous avez bien le temps. (Quand Hélène est sortie.) Hélas ! les fem-

mes sont bien toutes les mêmes. Moi, j'ai écouté son rêve... tout du long... avec la chapelle familiale, le vieux prêtre, et le clair de lune... je n'ai pas interrompu moi !... j'ai été poli moi... j'ai attendu que ça soit fini, et lorsque je veux lui raconter le mien qui est incomparablement plus antique, adieu, monsieur ! oui, adieu. (Apercevant le bouquet oublié sur le divan.) Tiens, elle a oublié... un pareil soir... quelle étourderie ! (Il va mettre le bouquet dans un vase.)

HÉLÈNE, revenant. — Pardon, monsieur, je crois que j'ai laissé ici ?...

ACHILLE, prenant le bouquet. — Le voici, madame. Ne sachant pas au juste quand vous reviendriez le chercher, j'ai pris la liberté de le mettre dans l'eau.

HÉLÈNE. — Vraiment, je ne sais comment vous remercier. Adieu, monsieur.

ACHILLE. — Croyez bien, madame, que votre départ précipité est un mauvais moyen de me remercier... Au surplus, je vous comprends : j'ai dû tout à l'heure vous paraître un personnage fou ?

HÉLÈNE. — Je ne dis pas cela.

ACHILLE. — Grossier peut-être.

HÉLÈNE. — Encore moins.

ACHILLE. — Charmant, alors ?

HÉLÈNE. — Non plus... Extraordinaire, voilà tout.

ACHILLE. — Ah ! je l'attendais... je l'attendais. Oui, extraordinaire ! Et tenez, après ce qui s'est passé, vous êtes en droit d'exiger mon histoire.

HÉLÈNE. — Mais, monsieur, je ne crois pas du tout...

ACHILLE. — Oh ! n'y mettez pas de discrétion, c'est inutile : je vous la raconterai tout de même, PARCE QUE J'Y TIENS. (Hélène fait mine de s'en aller, il la retient.) Ah ! c'est que, voyez-vous, aux premières paroles que vous avez prononcées en entrant ici, j'ai compris que vous étiez une victime... (Elle soupire.) Vous voyez bien, vous souffrez... racontez-moi vos peines : à dire son mal, on souffre moins ; je veux vous confesser.

HÉLÈNE. — Mais, monsieur, je n'ai rien à vous raconter...



vous abusez étrangement d'un hasard... que... que je n'ai certainement pas cherché. Si j'ai pu dire devant vous certaines choses très... personnelles, c'est que je ne me savais pas écoutée, et de là à vous prendre pour confident...!



ACHILLE. — Mais, madame, je n'étais pas venu ici pour vous écouter. J'étais là, madame, avant vous, pour fuir ma noce qui est là, à deux pas, comme la vôtre, et qui m'assomait comme la vôtre. Ce n'est pas la curiosité qui m'attire vers vous : c'est une sympathie très grande, très subite et un véritable intérêt. Les présentations sont inutiles entre nous ; vous êtes la mariée d'à côté, je suis le marié d'à côté ; vous souffrez, moi aussi, et nous nous rapprochons ce soir, comme deux blessés sur le champ de bataille. Ainsi vous épousez un homme que vous détestez...

HÉLÈNE. — Oh ! que je déteste, c'est peut-être beaucoup dire... nous ne sympathiserons pas, voilà tout.

ACHILLE. — C'est la même chose.

HÉLÈNE. — Mon mari, monsieur Desbarres...

ACHILLE. — Comment ! Vous épousez Desbarres ?

HÉLÈNE. — Oui, vous le connaissez ?

ACHILLE. — Moi ? pas du tout ; mais puisque vous me le dites, je le crois.

HÉLÈNE. — Mon mari, M. Desbarres, est un homme comme il y en a tant hélas de nos jours, horriblement matériel, sans un grain d'idéal ; et vous jugez combien je serai malheureuse, moi qui suis une personne très romanesque et très sentimentale. Je vous avoue ces choses à vous parce que vous me comprendrez... mais je suis poétique au delà de toute mesure : c'est une maladie... je suis atteinte de poésie.

ACHILLE. — Oui, une poésie galopante.

HÉLÈNE. — C'est cela... c'en est au point que les matins de printemps, à la campagne, j'ouvre mes fenêtres toute grandes, pour que les oiseaux, dans les arbres, chantent avec moi et m'accompagnent.

ACHILLE. — Joli... cela manque même à la vitrine d'un éditeur de musique : *Rêves roses et lilas blancs*, transcription facile pour piano et chardonneret.

HÉLÈNE. — N'est-ce pas ? Oh ! vous êtes bon. Je suis la femme d'automne ; tout ce qui est indécis, vague, irréel, m'attire et m'enchanté : les demi-teintes, les crépuscules, les tons mineurs. Aussi ne soyez pas étonné de me voir si triste ; j'aurais aimé un subtil poète, j'épouse un négociant grossier. Toute ma vie est brisée comme ce célèbre vase...

ACHILLE. — Où meurt cette fameuse verveine. Ah, madame ! C'est une verveine (*se reprenant*) c'est une vraie veine de vous avoir rencontrée. J'avais déjà deviné tout ce que vous venez de me raconter.

HÉLÈNE. — Dites tout de suite que c'est banal.

ACHILLE. — Non, pas banal... prévu seulement. Je suis heureux de ce qui vous arrive.

HÉLÈNE. — Vous n'êtes pas charitable.

ACHILLE. — Oui, bien heureux, madame, car je trouve en vous l'âme sœur de la mienne. Depuis longtemps je criais dans mon amère solitude : âme, ma sœur âme, enfin vas-tu venir ? Et vous voilà, vous êtes venue.

HÉLÈNE. — Et je m'en vais.

ACHILLE. — Non... vous ne ferez pas ça.

HÉLÈNE. — Il le faut. Songez donc... ma noce qui m'attend à côté ; mon mari doit être inquiet.

ACHILLE. — Desbarres n'est pas un homme à s'inquiéter, et d'ailleurs, il ne partira pas sans vous.

HÉLÈNE. — Et puis, si l'on nous voyait !...

ACHILLE. — Eh bien ! on pourrait se vanter d'avoir vu une chose peu ordinaire.

HÉLÈNE. — Croyez bien, monsieur, que cette raison ne me paraît pas suffisante.

ACHILLE. — D'ailleurs, il n'y a pas de danger. Remarquez que dans une solennité de ce genre, il y a toujours deux sortes d'invités : les invités du côté du marié qui ne connaissent pas la mariée, et les invités du côté de la mariée qui ne connaissent pas le marié ; de sorte que si un invité à moi nous aperçoit il vous prendra pour ma mariée, et si c'est un invité à vous, il me prendra pour votre marié.

HÉLÈNE. — Non, ma mariée.

ACHILLE. — Oui, mon marié. Non, au fait, je disais bien, votre marié.

HÉLÈNE. — Ah ! oui, mon marié.

ACHILLE. — C'est clair.

HÉLÈNE. — Adieu.

ACHILLE. — Non, madame, vous ne pouvez pas partir ainsi. Vous m'avez raconté votre histoire, je vous dois la mienne.

HÉLÈNE. — Je vous en tiens quitte.

ACHILLE. — Non, non, madame. Je ne veux pas que les gens qui me verront un jour passer dans la rue puissent dire : c'est ce monsieur, vous savez bien ce *monsieur* auquel on a raconté une histoire et qui ne l'a seulement pas rendue.

HÉLÈNE. — Soyez sans crainte... tout ceci ne sortira pas d'entre nous.

ACHILLE. — Cette solution est inadmissible. Au surplus, ça ne sera pas long.

HÉLÈNE, *fermement*. — Je vous assure que c'est inutile.

ACHILLE. — Soit, partez, je vous suis ; et, puisque vous refusez de m'écouter ici, je vous dirai ce que je veux vous dire, au beau milieu de votre bal. Ah ! vous ne me connaissez pas.

HÉLÈNE. — Eh bien, racontez ; mais faites vite.

ACHILLE, *invitant Hélène à s'asseoir*. — Tel que vous me voyez, madame, je suis sorti le premier de l'École polytechnique.

HÉLÈNE, *doucement ironique*. — Naturellement !

ACHILLE. — Pourquoi naturellement ?

HÉLÈNE. — Sans doute... tout le monde sait que l'École polytechnique est une école d'où, chaque année, deux cents jeunes gens sortent le premier : il suffit d'avoir lu quelques romans pour cela...

ACHILLE. — Quand je dis que j'en suis sorti le premier, je veux dire que j'en suis sorti avant les autres, longtemps même avant les autres... m'étant fait renvoyer deux mois après que j'y étais entré. D'après ces détails que je vous donne, n'allez pas surtout me juger comme un fruit qui se vante de sa sécheresse, et si je me suis ainsi montré réfractaire aux études abstraites et positives, ce n'est pas incapacité de ma part.

HÉLÈNE, *très aimable*. — Je n'en doute pas un seul instant... vous faites tout ce que vous voulez.

ACHILLE. — Absolument ; mais je suis, comme vous, l'homme des rêves et des nuages : en un mot, madame, je suis poète.

HÉLÈNE, *défaillante*. — Un poète !...

ACHILLE. — Bien triste de vous avoir rencontrée trop tard.

HÉLÈNE. — Je comprends : vous n'épousez pas la femme rêvée.

ACHILLE. — Certes.

HÉLÈNE. — Pourtant, vous étiez le maître de votre destinée, vous. Vous n'étiez pas, comme une jeune fille, emprisonné dans une foule de préjugés mondains et de conventions de famille. Lorsque nous donnons notre main, la plupart du temps on nous l'a forcée cette main... mais les hommes ! Et puis vous avez l'expérience, l'initiative même, tandis que nous...

ACHILLE. — Hélas ! comme vous, madame, j'ai été emprisonné dans ces préjugés mondains et ces conventions de famille. Sans doute, plus que vous, je pouvais distinguer où j'allais ; mais bast... tant que l'on fait sa cour, on ne voit pas l'imminence du danger, tout l'horrible de la situation. Et puis l'on se berce de l'espérance que le jour fatal n'arrivera jamais ; mais tout arrive, et devant l'inéluctable réalité qui surgit brutale et sans mystère, comme le bocage, on reste sans voix...

HÉLÈNE, *pensive*. — Comme le rossignol. Oui... monsieur le maire remplit ici-bas des fonctions gratuites, mais terribles : au



contraire du dentiste, c'est en arrivant devant lui que l'on s'aperçoit combien on a mal aux dents.

ACHILLE, *rêveur*. — Mal de dents, mal d'amour...

HÉLÈNE. — Je vous plains, monsieur, atrocement... (*se levant*) et je me sauve, parce que ma noce m'attend à côté; mais croyez bien qu'à présent je vous quitte avec regret. (*Elle se rassied.*)

ACHILLE. — Et, sans espoir! (*Il lui prend la main.*)

HÉLÈNE. — Hélas! (*Petit silence.*)

ACHILLE. — Je crois rêver: il me semble que vous êtes ma femme, que c'est vous que j'ai eue à mes côtés, toute la journée. Comme vous, elle était tout en blanc.



HÉLÈNE. — Je crois rêver: il me semble que vous êtes mon mari, que c'est vous que j'ai eu près de moi, toute la journée. Comme vous, il était tout en noir.

ACHILLE. — Il me semble que c'est à côté de vous que j'entends ma messe de mariage, à la Trinité! Talazac chante le *O salutaris*, Johannès Wolf joue du violon... puis nous partons, l'orgue joue la *Marche nuptiale*.

HÉLÈNE. — De Mendelssohn... c'est absolument comme moi. Il me semble que c'est à côté de vous que j'entends ma messe de mariage. Talazac chante le: *O salutaris*, Johannès Wolf joue du violon.

ACHILLE. — A quelle église?

HÉLÈNE. — Notre-Dame de Lorette.

ACHILLE. — C'est bien cela... les mêmes artistes... c'est à deux pas: avec Gare de l'Est-Trocadéro, ils y étaient tout de suite...

HÉLÈNE. — C'est étrange... Après la messe, le lunch chez ma mère.

ACHILLE. — Chez ma belle-mère, le lunch après la messe. Et ce soir, ce soir, à l'Hôtel Cosmopolite.

HÉLÈNE. — Le rêve continue... le festin nuptial.

ACHILLE. — Même menu sans doute?

(*Tous deux tirent de leurs poches des menus et lisent.*)

Bisque renaissance.

HÉLÈNE. — Truite saumonée.

ACHILLE. — Sauce vénitienne?

HÉLÈNE. — Vénitienne.

ACHILLE. — Quartier de marcassin à la Nesselrode. Pou-lardes...

HÉLÈNE. — A la Wagram?

ACHILLE. — Wagram. Marquise au kirsch.

HÉLÈNE. — Bombe Dame-Blanche.

ACHILLE. — Gâteau Trois-Frères.

(*Ensemble et très vite.*) — Corbeilles de fruits, bonbons, petits fours!

ACHILLE se jetant aux pieds d'Hélène. — Oh! je vous aime!!! (*Il lui prend les mains.*)

HÉLÈNE. — Que faites-vous?

ACHILLE. — Je vous prends pour ma femme. Oui, je vous aime... Ah! soyez charitable... Que votre main droite ignore ce que fait ma main gauche. Le rêve continue: je vous retrouve ce soir; comme elle, vous êtes tout en blanc.

HÉLÈNE. — Comme lui, vous êtes tout en noir.

ACHILLE. — Hélas! deux mariages se ressemblent...

HÉLÈNE. — Comme deux enterrements.

ACHILLE. — Comme deux douches d'eau! Ah! si vous m'aviez épousé! comme nous aurions été heureux! Nous nous serions envolés bien loin dans une petite maison blanche, sous les bois.

Oh! les longues promenades, les douces causeries, l'amour constant, la vie rêvée, le rêve vécu... (*Il déclame.*)

Viens, nous serions très bleus, très fous, très japonais!

Ce bonheur intime et doux que tu méconnaissais,

Enfant, tu l'apprendrais en des leçons subtiles,

Dans la troublance et la neigeur que tu distilles.

Viens! Je t'emmènerais sans dot et sans trousseau.

O rêve! ce serait très Jean-Jacques Rousseau!

(*Elle se lève.*)

Nous boirions du lait pur, nous ferions des aumônes,

Et nous serions les protecteurs des anémones.

Le soir, il est mauvais de se coucher trop tôt,

Sans détour, devant Dieu, nous jouerions au loto.

Quelquefois, avec un sourire qui taquine,

Sans que cela soit vrai, je dirais que j'ai quine...

Et ce serait alors des contestations

Sous le regard tremblant des constellations;

Tandis que moi, tout fier de t'avoir attrapée,

Je ferais là-dessus des vers à la Coppée.

O ma fleur de lotus, à tes genoux blotti.

Puis, après le loto, nous lirions du Loti,

Tout près de la lampe aux clartés familiales,

Et je mettrais mes mains dans tes mains liliales.

Ainsi nous coulerions des jours délicieux,

Et de notre âme pure ascenderait vers les cieux

Un parfum de vertu pour le mouchoir des anges!

HÉLÈNE, très émue. — Ah!... C'est des vers!

ACHILLE. — Certes.

HÉLÈNE. — Français?

ACHILLE. — Sans doute.

HÉLÈNE. — C'est si beau qu'on ne le croirait pas!

ACHILLE. — Oui... et au lieu de cela une existence incolore vous attend... Vous êtes enterrée vivante.

HÉLÈNE. — Vous ne me consolez pas.

ACHILLE. — Et quelles consolations pourrais-je vous offrir? Condoléances superflues! Devant les grandes douleurs, nous devons être muets comme elles, et nous ne pouvons que nous serrer la main en nous disant:

(*Achille et Hélène ensemble et se prenant les mains.*)

Pauvre amie!

Pauvre ami!



ACHILLE. — Nous nous sommes mariés trop vite.

HÉLÈNE. — Et pourtant, nous n'étions pas pressés; à présent, le mal est sans remède.

ACHILLE. — Sans remède, non. Cette rencontre à deux pas de nos noces respectives, ne vous semble-t-elle pas providentielle?

HÉLÈNE. — Elle me semble ironique. Ah! si elle avait eu lieu vingt-quatre heures plus tôt. A quoi tient le bonheur pourtant.

ACHILLE. — Mais il ne tient qu'à nous.



HÉLÈNE. — Que voulez vous dire ?  
 ACHILLE. — Partons...  
 HÉLÈNE. — Ensemble ?  
 ACHILLE. — Sans doute... C'est toujours les idées les plus simples auxquelles on songe en dernier.  
 HÉLÈNE. — Mais devenez-vous fou ? Vous ?... m'enlever !  
 ACHILLE. — Parfaitement.  
 HÉLÈNE. — Le jour de mon mariage ? Ça ne se fait pas.  
 ACHILLE. — Alors, quand ça se fera-t-il ?  
 HÉLÈNE. — Jamais... adieu !  
 ACHILLE. — Non, je ne peux pas vous laisser ainsi courir au malheur, au désespoir, au suicide peut-être, et vous livrer sans défense à ce Desbarres que je ne connais pas, mais que je déteste déjà... et que vous n'aimez pas, vous.  
 HÉLÈNE. — Mais il m'aime... lui ! Oh non, ce serait indigne... le tromper ainsi.  
 ACHILLE. — Vous ne le trompez pas : il saura parfaitement à quoi s'en tenir... Au surplus, pour qu'il n'ait pas une minute de doute, vous n'avez qu'à lui laisser un mot, un petit mot : « Je ne vous aime pas, et je pars. » C'est simple comme bonsoir.  
 HÉLÈNE. — Oh ! ce n'est pas si simple que cela. Tout s'y oppose : mon honneur, mon âme droite.  
 ACHILLE. — Balançoires, tout cela ! En fait de bonheur, l'âme droite n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre. Aimez-vous mieux que je tue Desbarres ?  
 HÉLÈNE. — Ciel !  
 ACHILLE. — Aimez-vous mieux vivre toute une vie à ses côtés, avec l'image d'un autre dans la tête et dans le cœur. (*Sarcastique.*) Evidemment ça se fait plus, et ça ne choquerait pas ce que vous appelez le monde.  
 HÉLÈNE. — Vous êtes effrayant !!!  
 ACHILLE. — Savez-vous comment les choses se seraient passées, il y a cinq mille ans ?  
 HÉLÈNE (*perdant la tête*). — Non, je ne sais pas, j'étais trop jeune...  
 ACHILLE. — Eh bien je serais venu, moi, l'homme primitif, sans vêtements...  
 HÉLÈNE. — Oh ! monsieur, j'espère que pour me parler vous auriez passé au moins une peau de tigre.  
 ACHILLE. — C'est possible... je n'en sais rien... Donc je serais venu près de vous, la femme primitive, j'aurais lu l'amour dans vos yeux prometteurs et je vous aurais emmenée.  
 HÉLÈNE. — Mais vous n'êtes pas l'homme primitif.  
 ACHILLE. — Peu importe. Que nous font en effet les civilisations, les progrès, les lois... Nous ne devons être conduits que par notre rêve qui, lui, est éternel, hors des temps, hors des lieux. Viens !

HÉLÈNE (*avec accablement*). — Je ne peux pas... ça m'est tout à fait impossible.  
 ACHILLE. — Adieu donc la petite maison blanche sous les bois, les longues promenades, les douces causeries, l'éternel duo d'amour, la vie rêvée...  
 HÉLÈNE. — Le rêve vécu...  
 ACHILLE. — Le loto...  
 HÉLÈNE. — Le Loti. Oui, adieu tout cela. Ah ! c'est horrible... Et mon mari qui est là, à côté... Il va venir me chercher.  
 ACHILLE (*tragique*). — Oui, le tigre est en bas qui hurle et veut sa proie.  
 HÉLÈNE (*à mi-voix*). — Nous avons l'air de jouer Hernani. (*Accord.*) Entendez-vous ?  
 ACHILLE. — Quoi donc ?  
 HÉLÈNE. — Le cor.  
 ACHILLE. — Non, c'est le dernier accord d'une valse bruyante, ou le cri lugubre de quelque tramway de nuit.  
 (*Roulement de voiture au dehors.*)  
 HÉLÈNE. — Ecoutez... on vient.  
 ACHILLE. — Non, c'est une voiture qui s'arrête à la porte... elle nous emmènera loin, loin, loin. Viens comme tu es, peu importe, je t'emporte.  
 HÉLÈNE. — C'est insensé !  
 ACHILLE. — C'est charmant ! Choisis... (*Montrant la porte de droite.*) Ici la vie heureuse, l'amour, l'adoration, l'idolâtrie. (*Montrant la porte de gauche.*) Là, la vie bourgeoise, l'enterrement de ta poésie, de ta jeunesse, de ta beauté.  
 HÉLÈNE (*après un long silence*). — Comment vous appelez-vous ?  
 ACHILLE. — C'est trop juste... mon nom... le voici. (*Il lui tend sa carte.*)  
 HÉLÈNE (*lisant la carte avec peine*). — Αχιλλεύς ???  
 ACHILLE. — Αχιλλεύς... oui, élève de Leconte de Lisle. Αχιλλεύς, en grec, en français Achille. Comment vous appelez-vous ?  
 HÉLÈNE. — Hélène.  
 ACHILLE (*rayonnant*). — O joie ! l'enlèvement d'Hélène par Achille : c'est parisien, c'est grec, c'est antique, c'est moderne. Partons... ils viennent... Ton mari... Ma femme.  
 HÉLÈNE. — Mais qu'est-ce qu'ils vont faire, eux ?  
 ACHILLE. — Eux, ils en feront autant !!  
 (*Ils sortent par la porte du fond, au même moment, leurs deux noces apparaissent, l'une à la porte de droite, l'autre à la porte de gauche et poussent un cri prolongé.*)  
 LES DEUX NOCES (*les bras au ciel*). — Aaaaah !!

MAURICE DONNAY.

(*Illustrations de Eugène Courboin.*)